



**HAL**  
open science

## ”Autour de quelques éléments lapidaires censés provenir de l’ancien couvent des Cordeliers de L’Isle-Jourdain”

Christophe Balagna

### ► To cite this version:

Christophe Balagna. ”Autour de quelques éléments lapidaires censés provenir de l’ancien couvent des Cordeliers de L’Isle-Jourdain”. *Isle Etait*, 2019, n° 30, p. 17-48. hal-02426801

**HAL Id: hal-02426801**

**<https://hal.science/hal-02426801>**

Submitted on 2 Jan 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Autour de quelques éléments lapidaires censés provenir de l'ancien couvent des Cordeliers de L'Isle-Jourdain<sup>1</sup>

### Un édifice disparu :

L'ancien couvent des Cordeliers de L'Isle-Jourdain a été fondé, semble-t-il, en 1288, le 3 septembre<sup>2</sup>, par le seigneur de L'Isle, Jourdain IV<sup>3</sup>. Il se trouvait hors-les-murs, entre l'actuelle avenue Charles-de-Gaulle (ancienne rue de Toulouse) et l'ancien chemin de Saint-Lys, à l'est de la ville, au-delà du boulevard Carnot (ancienne rue des Fossés), comme l'indique la flèche portée sur le plan (Fig. 1). Il occupait un terrain de 4 hectares donné par Jourdain IV<sup>4</sup>. Le plan cadastral napoléonien de 1846, conservé aux Archives départementales du Gers<sup>5</sup>, montre l'existence de bâtiments encore existants au lieu-dit « Les Cordeliers » (Fig. 2). Aujourd'hui, toutes ces constructions ont entièrement disparu.

Le couvent semble avoir souffert pendant la guerre de Cent Ans, plutôt dans le 2<sup>e</sup> quart du XV<sup>e</sup> siècle, car différentes sources, indirectes et donc fragiles, allèguent de destructions entre 1436 et 1443. On évoque aussi le siège de la ville par les troupes du roi en 1444<sup>6</sup>. Il y aurait eu des reconstructions, réalisées très tôt, vers 1445 ou 1455. Le couvent fut à nouveau abîmé à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, en 1580 ou 1581, lors du passage des Protestants. S'il fut relevé dans les années suivantes et au début du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>7</sup>, les bâtiments disparurent progressivement à partir de 1792. Nous ne savons rien de l'histoire des bâtiments du couvent au cours des siècles, ni de la configuration des espaces ou de l'élévation des constructions<sup>8</sup>.

Néanmoins, le plan cadastral de 1846 fournit, malgré son caractère tardif, quelques éléments de compréhension : on accédait au site du couvent par le nord, depuis la rue de Toulouse, en empruntant l'allée des Cordeliers, située entre les parcelles 1334 et 1335 (Fig. 2). Au bout de l'allée, on arrivait devant une série de bâtiments s'organisant autour de deux cours et occupant la parcelle 1344. La cour nord, à peu près carrée et fermée sur ses quatre côtés, s'apparente à la forme d'un cloître. Est-

---

<sup>1</sup> Sur cet édifice énigmatique, Joseph SAVERNE, *L'Isle en Jourdain, son histoire*, Gimont, 1914 ; abbé de CASTELBAJAC, « Les derniers jours du Couvent des Frères Mineurs Conventuels de L'Isle-Jourdain (1779-1790) », dans *B.S.A.G.*, 1927, pp. 52-57 ; Roger BOURSE, « Vieilles églises disparues de la commune de L'Isle-Jourdain », dans *Isle Était*, n° 2, 1987, pp. 35-73 ; R. BOURSE et Georges LABORIE, *L'Isle-Jourdain (Gers), d'hier et d'aujourd'hui*, Groupe Lislois de Recherches Archéologiques et Historiques, Toulouse, 1995 ; Hélène TEISSEIRE, *Le rôle des établissements d'ordres mendiants dans la topographie des villes gersoises du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle*, mémoire de maîtrise, Université de Toulouse-Le Mirail (aujourd'hui Toulouse-Jean Jaurès), 1996. L'auteur donne une bibliographie, incomplète, sur l'ancien couvent ; Jean-Pierre CANTET, « Dernières découvertes archéologiques à L'Isle-Jourdain », dans *Isle Était*, n° 12, 1999, pp. 10-11 ; « Les latrines du couvent des Cordeliers à L'Isle-Jourdain », dans *Isle Était*, n° 21, 2008, pp. 10-17 ; R. BOURSE, « Le couvent des Cordeliers de L'Isle-Jourdain », dans *Isle Était*, n° 21, 2008, pp. 29-56 ; Céline BRUGEAT, *Quand l'Amérique collectionnait des cloîtres gothiques : les ensembles de « Trie-sur-Baïse », « Bonnefont-en-Comminges » et « Montréjeau »*, thèse nouveau régime, Université de Toulouse-Jean Jaurès, 2016.

<sup>2</sup> Abbé de CASTELBAJAC, « Les derniers jours du Couvent des Frères Mineurs Conventuels de L'Isle-Jourdain (1779-1790) », art. cit., p. 52. H. TEISSEIRE, *Le rôle des établissements d'ordres mendiants dans la topographie des villes gersoises du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 66, évoque, pour sa part, le 8 septembre, jour de la Nativité de la Vierge. L'acte de donation du terrain est conservé aux Archives départementales de Tam-et-Garonne (désormais A.D.T et G.), série A 297, f° 102v. Voir R. BOURSE, « Vieilles églises disparues de la commune de L'Isle-Jourdain », art. cit., p. 40 et p. 69, note 16. Le document conservé aux A.D.T et G. sous la cote A 297 est exceptionnel. Il s'agit d'un grand cartulaire réalisé au XVI<sup>e</sup> siècle, de plus de 1600 folios appelé la « Saume de L'Isle » et composé des chartes concernant le patrimoine des seigneurs de L'Isle-Jourdain. La plupart des textes sont relatifs au XIII<sup>e</sup> siècle. Voir l'étude partielle qu'en fait Mireille MOUSNIER, *La Gascogne toulousaine aux XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles, une dynamique sociale et spatiale*, PUM (Presses Universitaires du Mirail), 1997.

<sup>3</sup> Jourdain IV était le frère aîné de Bertrand de L'Isle-Jourdain, évêque de Toulouse de 1270 à 1286, promoteur de la construction du chœur gothique de la cathédrale Saint-Étienne. D'autres dates, difficiles à justifier, ont parfois été avancées. H. TEISSEIRE, *Le rôle des établissements d'ordres mendiants dans la topographie des villes gersoises du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 66.

<sup>4</sup> R. BOURSE et G. LABORIE, *L'Isle-Jourdain (Gers), d'hier et d'aujourd'hui*, op. cit., p. 72.

<sup>5</sup> Archives départementales du Gers (désormais A.D.G.), cote 3P\_L\_Isle-Jourdain\_63, section H 6 dite de la ville, parcelles n° 875 à 1393.

<sup>6</sup> R. BOURSE et G. LABORIE, *L'Isle-Jourdain (Gers), d'hier et d'aujourd'hui*, op. cit., p. 125.

<sup>7</sup> On cite une reconstruction en 1599. Abbé de CASTELBAJAC, « Les derniers jours du Couvent des Frères Mineurs... », art. cit., p. 52.

<sup>8</sup> Il existe aux A.D.G. un plan de 1749, très schématique, inutilisable dans le domaine architectural, sur lequel sont figurés l'église et le cloître, au nord de celle-ci.

ce pour autant le cas ? Les ailes qui la constituent sont-elle des galeries ou des bâtiments fermés ? Il est impossible de le dire.

La cour sud, ouverte vers l'est, elle aussi à peu près carrée, mais plus grande, communiquait avec la cour nord comme l'indiquent les pointillés portés sur le plan. Cette liaison se faisait à travers l'aile orientée ouest-est qui séparait les deux préaux (Fig. 3). Où se trouvait alors l'église ? Sur le plan, rien ne l'indique. En revanche, si l'on émet l'hypothèse que l'aile la plus méridionale correspond à l'édifice religieux, alors la cour située au nord pourrait être l'ancien cloître médiéval. Cela serait en accord avec le plan très schématique de 1749 évoqué plus haut qui signale que le cloître se trouvait au nord de l'église. D'ailleurs, sur le plan cadastral de 1846, une grande parcelle rectangulaire, la 1347, est venu se coller à l'est du bâtiment sud et de la cour qui le jouxte. Peut-être pouvons-nous envisager que ce découpage, conséquence de la Révolution, est à l'origine de la destruction de la partie orientale de l'église et de la mutilation du cloître dont l'aile est, détruite, a pu entraîner la disparition progressive du cloître lui-même ?

Ce plan est plus ou moins en accord avec les quelques mentions des constructions qui apparaissent au XVIII<sup>e</sup> siècle : un inventaire de 1749 parle d'un couvent constitué d'un enclos, d'une église, d'un cloître et de diverses dépendances<sup>9</sup>. Celui de 1785, évoque une église « propre », un cloître en « bon état<sup>10</sup> ». C'est donc *a priori* au cours de la Révolution et de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle que les destructions ont pu être opérées.

Comment apprécier, au plan architectural, les informations données au XVIII<sup>e</sup> siècle ? Pour ce faire, nous pouvons également convoquer une autre source graphique. Il s'agit d'un plan en couleur issu des « Routes des 22 Généralités de France », ou Atlas des routes de France, dit Atlas de Trudaine, réalisé entre 1745 et 1780<sup>11</sup>. Il s'agit d'une source exceptionnelle qui, en ce qui nous concerne, a permis de cartographier très précisément et très finement l'ancienne Généralité d'Auch. La planche 37, réalisée en 1758, montre, sur la route menant de Toulouse à Bayonne, la portion de route qui vient de Clermont-Savès et qui traverse « L'Isle-Jourdan<sup>12</sup> » (Fig. 4). On y voit, environ un siècle avant le plan cadastral de 1846, le site des Cordeliers<sup>13</sup> (Fig. 5).

Le couvent se trouve alors au cœur d'une vaste parcelle formant un rectangle irrégulier, un champ très grand qui semble fermé par des haies et des arbres sur ses côtés ouest, sud<sup>14</sup> et est. Le côté nord, donnant sur la rue de Toulouse, est celui qui permet l'accès au couvent, par une allée rectiligne située entre deux rangées de constructions donnant sur la rue, comme sur le plan de 1846. Au bout de l'allée, on retrouve le quadrilatère formé par les bâtiments, encore disposés de la même façon un siècle plus tard : une longue aile ouest placée dans l'axe de l'allée<sup>15</sup>, deux cours, à l'est de l'aile, dont celle du nord est fermée et l'autre, au sud, déjà ouverte vers l'est. Au sud de cette seconde cour – le cloître ? – un bâtiment assez important, dont il ne reste plus grand-chose sur le plan de 1846. Peut-être s'agit-il de l'église ? Si c'est le cas, elle pourrait être constituée d'une nef rectangulaire, très allongée, sans doute à vaisseau unique, sans transept, peut-être terminée par un chevet plat. Au sud de ce bâtiment, on en trouve quatre autres, séparés les uns des autres et rassemblés à l'intérieur d'un quadrilatère.

---

<sup>9</sup> H. TEISSEIRE, *Le rôle des établissements d'ordres mendiants...*, op. cit., p. 67 cite J. SAVERNE, *L'Isle en Jourdain, son histoire*, op. cit. Signalons tout de même que sur le plan de 1846, ni l'enclos, ni l'église n'apparaissent, tous deux ont déjà disparus.

<sup>10</sup> Abbé de CASTELBAJAC, « Les derniers jours du Couvent des Frères Mineurs... », art. cit., p. 54 : « L'église est propre ; il y a un maître autel à tombeau et sur celui-ci une urne, six chandeliers, un crucifix, le tout doré. Un petit buste de Saint-Louis, un autre de la Sainte-Vierge, tous deux argentés ; le retable est en bon état, la balustrade en bois, deux bancs à dossier et dans le corps de l'église, deux petits autels et deux confessionnaux, deux prie-Dieu, une chaire, tout décent. La sacristie renferme huit chasubles usées ; trois de camelot, trois de satin, une de boure (bure ?) et une de damas ; une dauphine fond blanc et d'autres en drap d'argent fin ; un calice et un ostensor en argent et le linge convenable. Le cloître est en bon état. Le réfectoire, peint à la colle ».

<sup>11</sup> Archives Nationales, série F. 14, plan des routes des 22 Généralités de France, dessiné de 1745 à 1780, sous la direction de TRUDAINE et de PERRONET.

<sup>12</sup> *Idem*, cote CP/E/14/8455, premier volume, planche 37. Les pièces graphiques sont consultables sur la base de données ACHIM des Archives Nationales, [http://www2.culture.gouv.fr/Wave/image/archim/trudaine/frdafanchat\\_8455p037r01-p.jpg](http://www2.culture.gouv.fr/Wave/image/archim/trudaine/frdafanchat_8455p037r01-p.jpg) (consultation le 23 juillet 2019).

<sup>13</sup> Je remercie Jean-Pierre Cantet de m'avoir fourni cet agrandissement de la zone des Cordeliers.

<sup>14</sup> Au sud-ouest, deux rangées de bâtiments ferment l'espace en association avec la lisière végétale.

<sup>15</sup> Peut-être s'agit-il du pensionnat mentionné dans l'inventaire de 1785 ? Abbé de CASTELBAJAC, « Les derniers jours du Couvent des Frères Mineurs... », art. cit.

Comme on peut le voir, le problème réside dans la disparition de l'aile est de la cour située immédiatement au nord de l'église. Peut-être pouvons-nous envisager une nouvelle hypothèse : la disparition de l'aile orientale du « cloître » ne serait pas la conséquence de la Révolution mais serait peut-être due aux destructions causées, soit pendant la guerre de Cent Ans, soit, plutôt, lors des guerres de Religion. Après ces dernières, l'aile orientale n'aurait jamais été relevée, ce qui pourrait expliquer son absence sur le plan de Trudaine.

De quand pourraient dater ces constructions ? Quelques rares éléments de datation, au demeurant difficilement exploitables, ont été relevés par ceux qui se sont intéressés au couvent. En 1289, par exemple, le 4 août, Guillaume Vaquier de Lisle aurait fait une donation de 20 livres au profit de l'église<sup>16</sup>. Cette donation concerne-t-elle l'œuvre de l'église ? Cette dernière est-elle déjà en construction, la fondation n'étant intervenue que l'année précédente<sup>17</sup> ? On peut l'envisager, même si, aujourd'hui, rien ne permet de conforter cette proposition.

Un peu plus loin dans le texte, on peut lire que le même Guillaume Vaquier a donné 5 autres livres pour acheter des couvertures destinées au dortoir des frères. Le dortoir est-il déjà construit ? Occupe-t-il, comme on pourrait l'envisager, l'étage de l'aile orientale des bâtiments conventuels ? Si oui, une partie du cloître existe-t-elle ?

Au début du XIV<sup>e</sup> siècle, le 7 novembre 1304 pour être plus précis, Guillemette de Durfort, épouse de Jourdain V, lègue aux frères 50 livres et demande à être inhumée dans l'église<sup>18</sup>. Peut-on imaginer qu'à ce moment-là l'église est terminée ? Parle-t-on du chœur ou de la nef ? Assiste-t-on à la volonté de faire du couvent des Cordeliers une nécropole des comtes de L'Isle ? Il est aujourd'hui bien difficile de répondre à ces questions...

En ce qui concerne le cloître<sup>19</sup>, il semble qu'il n'était pas terminé à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. En effet, en 1382, les frères lislois se seraient adressés à Jean Maurin<sup>20</sup>, maître d'œuvre de Toulouse, responsable en partie du décor sculpté de certains établissements mendiants de Toulouse, comme le couvent des Augustins, pour qu'il termine leur cloître auquel il manquait deux galeries<sup>21</sup>. Le marché aurait été conclu le 15 mai 1382. On signale que Jean Maurin se serait associé à deux maçons, Vital de Fajole et Guillaume André, pour mener à bien ce travail « qui fut achevé le 19 juillet de la même année<sup>22</sup> ».

S'il ne reste donc rien sur place, ni en plan, ni en élévation, peut-être pouvons-nous encore évoquer l'existence de cette communauté par le biais de vestiges épars ? En effet, Roger Bourse, dans son étude, signale l'existence de quelques pièces lapidaires dont il souligne, néanmoins, que « la provenance n'est même pas certaine<sup>23</sup> ».

---

<sup>16</sup> R. BOURSE, « Le couvent des Cordeliers de L'Isle-Jourdain », art. cit., p. 30. Cette mention apparaît dans le texte conservé aux A.D.T et G., série A 297, f° 903.

<sup>17</sup> Certains auteurs ont également avancé la date de 1280 pour la fondation. Cette date est-elle plus plausible que celle de 1288 ?

<sup>18</sup> A.D.T et G., série A 297, f° 1042, document cité par R. BOURSE, « Le couvent des Cordeliers de L'Isle-Jourdain », art. cit., p. 30.

<sup>19</sup> Doit-on supposer qu'il en existait deux, au vu des informations révélées par les pièces graphiques ?

<sup>20</sup> Deux sculpteurs travaillent à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle sur le chantier du cloître des Augustins de Toulouse : Jacques Maurin, mort en 1380, et Jean Maurin, peut-être son fils ou son neveu, qui signe un contrat en 1396 pour trois galeries du cloître. Ils introduisent à Toulouse un art original, qui renouvelle la sculpture ornementale héritée du style créé par le Maître de Rieux. On peut suivre le travail de l'atelier dans les bâtiments conventuels des Augustins, ainsi que dans quelques églises de la région. Les productions très identifiables de l'atelier des Maurin sont des chapiteaux de cloître et des consoles ornées d'atlantes grimaçants, qui ont donné à l'art gothique du XIV<sup>e</sup> siècle finissant sa coloration particulière. Voir Jean LESTRADE et Jean CONTRASTY, « Deux artistes toulousains du XIV<sup>e</sup> siècle : Jacques et Jean Maurin », dans *Revue historique de Toulouse*, 1922, pp. 5-20.

<sup>21</sup> J. LESTRADE et J. CONTRASTY, « Deux artistes toulousains du XIV<sup>e</sup> siècle : Jacques et Jean Maurin », art. cit., p. 9. Le bail à besogne stipule que ces deux côtés devaient être semblables aux deux côtés déjà construits et anciens.

<sup>22</sup> *Idem* : « L'entier travail, payé 30 francs-or, se trouve achevé le 19 juillet. Ce jour-là, vénérable et religieux frère Aymeric Salet, syndic du monastère, reconnaît par acte public, que la maçonnerie d'un côté est terminée et que les parties en marbre sont placées. De ce chef, Jean Maurin est dégagé de ses obligations antérieures ».

<sup>23</sup> R. BOURSE, « Vieilles églises disparues de la commune de L'Isle-Jourdain », art. cit., pp. 42-43, parle notamment d'un « linteau de porte orné du monogramme du Christ » dont je n'ai, d'ailleurs, pas retrouvé la trace. Il évoque aussi des chapiteaux qui se trouvaient dans les années 1970 chez un antiquaire béarnais. Je ne sais pas ce qu'ils sont devenus. Quant aux chapiteaux « en fort triste état » qui se trouvaient, lors de la rédaction de son article, « au dépôt des matériaux de l'équipement », ils seront étudiés plus loin.

## Les éléments conservés :

Pourtant, la tradition locale attribue au cloître des Cordeliers de la petite ville gersoise un certain nombre de chapiteaux conservés dans deux édifices religieux proches l'un de l'autre, d'une part dans la collégiale de L'Isle-Jourdain, et d'autre part dans l'église de Clermont-Savès, commune voisine de celle de L'Isle-Jourdain. Il s'agit de quatre chapiteaux doubles pour la 1<sup>ère</sup> église (Fig. 6) et d'un chapiteau double pour la 2<sup>e</sup> (Fig. 7). De plus, on conserve dans la cour de la « Maison Augé<sup>24</sup> » à L'Isle-Jourdain, quelques pièces inédites, trois pour être précis, rassemblées là par Jean-Pierre Cantet qui essaie, avec les lislois qui s'intéressent à la défense de leur patrimoine, de mettre en valeur ces huit éléments lapidaires (Fig. 8). Quelques questions, parmi d'autres, surgissent alors : ces huit sculptures sont-elles toutes des chapiteaux ? Si c'est le cas, sont-ils contemporains les uns des autres et appartiennent-ils au même édifice ? Peuvent-ils provenir du cloître du couvent des Cordeliers ? De quand datent-ils ? Existe-t-il d'autres pièces sculptées ? Si oui, où se trouvent-elles aujourd'hui ?

Quelques observations d'ordre général peuvent être faites. Tout d'abord, le matériau utilisé pour sculpter tous ces blocs est toujours le même. Il s'agit d'un marbre pyrénéen<sup>25</sup>, relativement homogène, mais de couleur variable, gris-bleu pour la plupart des chapiteaux<sup>26</sup>, voire blanc pour l'une des pièces conservées<sup>27</sup>. Ces disparités font-elles référence à des bancs de carrière différents ? Ces marbres indiquent-ils des origines diverses ou font-ils partie d'un environnement géologique identique ? Seule une analyse précise du matériau permettrait d'être tout à fait catégorique.

D'autre part, s'agit-il de blocs de marbre de remploi, d'origine antique ou haut-médiévale par exemple ? Même si cela reste envisageable, au vu du nombre considérable de pièces antiques utilisées en guise de remploi dans les monuments méridionaux, surtout à l'époque romane, il ne semble pas que cette piste doive être privilégiée. D'une part, parce que l'époque gothique ne paraît pas avoir fait aussi grand cas de la récupération d'éléments anciens que la période précédente et, d'autre part, parce qu'aucun des éléments lapidaires concernés ne semble avoir été retaillé, transformé, récupéré de l'Antiquité<sup>28</sup>. Au contraire, le matériau ressemble tout à fait au marbre pyrénéen utilisé au XIV<sup>e</sup> siècle dans les cloîtres des établissements de Mendians installés dans la région, en Gascogne, dans la vallée de la Garonne, à Toulouse et ailleurs.

Enfin, les différences de couleurs sont-elles obligatoirement la preuve du rassemblement à l'époque moderne de pièces lapidaires de provenances diverses ? Non. En effet, comme nous allons le voir, les chapiteaux semblent appartenir au même ensemble, tout du moins sont-ils très proches les uns des autres et, ensuite, les disparités de couleur du matériau ne constituent pas une preuve contraire à l'hypothèse envisagée. D'ailleurs, on peut se référer au bail à besogne qui rappelle que les pièces nouvelles doivent être semblables à celles déjà existantes<sup>29</sup>. Enfin, le même bail à besogne évoque la réalisation de « parties en marbre ». Ces œuvres sculptées pourraient donc bien avoir appartenu au cloître du couvent des Cordeliers.

En ce qui concerne leur structure, les chapiteaux sont de deux sortes : il y a cinq chapiteaux doubles pour colonnes libres<sup>30</sup> et trois chapiteaux doubles adossés<sup>31</sup>, également pour colonnes

---

<sup>24</sup> Claude Augé, né à L'Isle-Jourdain en 1854, est le créateur du Petit Larousse illustré. Sa maison, ornée notamment de magnifiques vitraux, est aujourd'hui propriété de la commune. C'est dans la cour de cette demeure que sont entreposées, parmi d'autres vestiges, certaines des pièces qui nous intéressent.

<sup>25</sup> On parle souvent d'un marbre pyrénéen saccharoïde, de type Saint-Béat.

<sup>26</sup> C'est le cas de deux des quatre chapiteaux conservés dans la collégiale, du chapiteau de Clermont-Savès, de l'une des pièces conservées dans la Maison Augé.

<sup>27</sup> Cela concerne l'un des chapiteaux de la Maison Augé. Les autres pièces sont d'un blanc laiteux, tirant sur le jaune.

<sup>28</sup> L'un des chapiteaux de la Maison Augé, le plus volumineux, a été retaillé et modifié mais postérieurement à sa mise en forme à l'époque gothique. Peut-être cela a-t-il été fait au XIX<sup>e</sup> siècle lors de sa réutilisation ? En tout cas, cette transformation n'est pas la conséquence de la réutilisation d'un bloc antique.

<sup>29</sup> *Supra*, notes 21 et 22.

<sup>30</sup> Ils sont sculptés sur leurs quatre faces. On les trouve dans la collégiale pour deux d'entre eux, à Clermont-Savès et dans la Maison Augé pour les trois autres.

<sup>31</sup> Deux d'entre eux sont dans la collégiale, l'autre est dans la Maison Augé. Ils ne sont sculptés que sur trois faces, la dernière étant simplement dressée pour être disposée contre le support.

doubles<sup>32</sup>. Cette disposition permet d'envisager une appartenance à une structure homogène, un cloître, par exemple. Les couvents toulousains et gersois encore en place, tout du moins leurs vestiges, permettent de procéder à quelques comparaisons fructueuses<sup>33</sup>. Dans ces cloîtres, le marbre a été employé pour les socles, les bases, les colonnettes et les chapiteaux, les arcs pouvant être en marbre, en pierre calcaire, voire en brique. Malheureusement, nous ne conservons pas d'autres éléments sculptés en dehors des huit pièces faisant partie de cette étude.

Ensuite, la mouluration des chapiteaux, notamment celle de l'astragale et celle de l'abaque, leur composition générale et surtout leurs dimensions semblables<sup>34</sup>, malgré quelques différences de détail, laissent envisager là aussi l'appartenance de toutes ces pièces à un même ensemble, datant du XIV<sup>e</sup> siècle, peut-être de la 2<sup>e</sup> moitié du siècle. Cela pourrait donc correspondre aux données fournies par les textes et principalement par le bail à besogne de 1382.

Enfin, la décoration, basée sur des feuillages boursoufflés le plus souvent indéterminés, parfois accompagnés de petites têtes disposées aux angles et de blasons lisses destinés à accueillir un décor spécifique - réalisé alors et aujourd'hui disparu ? (Fig. 7 et 9) - ressemble tout à fait à la production artistique du XIV<sup>e</sup> siècle que l'on voit dans d'autres édifices des Mendiants situés dans la région. Parmi ces chapiteaux lislois, signalons l'existence d'une pièce assez originale, conservée dans la collégiale et présentant sur ses deux grandes faces les symboles de Jean et de Marc (Fig. 10 et 11). Il est en effet assez rare de voir dans les cloîtres des Mendiants à l'époque gothique des chapiteaux historiés ou, en tout cas, présentant un décor symbolique qui échappe au goût contemporain très prononcé pour l'élément végétal.

A l'issue de cette étude, peut-être pourrions-nous nous montrer plus catégoriques en ce qui concerne la provenance de tous ces éléments, leur appartenance ou non à un ensemble homogène, leur date d'exécution.

### **Les chapiteaux de la collégiale Saint-Martin :**

Dans l'église, les quatre chapiteaux sont installés, deux par deux, l'un près de l'autre du côté nord<sup>35</sup>, l'un sur l'autre au sud du chœur, entre ce dernier et la dernière chapelle sud de la nef<sup>36</sup>. Les chapiteaux placés à gauche et à droite de l'embranchement qui mène au sanctuaire, servent de bénitier (ce sont les chapiteaux 2G et 2D).

Au sein de ces quatre pièces, la plus originale est sans conteste la 1G, même si, de façon générale, on peut la rapprocher des trois autres éléments lapidaires par son aspect d'ensemble, par le fait qu'elle est aussi en marbre, par sa mouluration (Fig. 6, chapiteau du bas). Malgré quelques épaufures sur la corbeille, quelques lacunes et un large éclat sur l'un des angles de l'abaque, la modénature semble identique à celle des trois autres éléments lapidaires : l'abaque rectangulaire est traité à la manière d'un faux tailloir et se compose, de haut en bas, d'un tore au large listel plat, d'une gorge profonde et d'un tore étroit. Les dimensions de cette pièce (58 cm de long pour 36 cm de large) sont assez proches de celles des autres<sup>37</sup>.

---

<sup>32</sup> Les astragales des chapiteaux font, dans l'ensemble, autour de 19 cm de diamètre. On peut considérer que les colonnes ont pu faire autour de 16 cm de diamètre.

<sup>33</sup> On peut citer les cloîtres des couvents des Dominicains et des Augustins de Toulouse, le cloître des Cordeliers d'Auch, par exemple. Le musée des Augustins de Toulouse possède également quelques vestiges de l'ancien cloître du couvent des Carmes.

<sup>34</sup> Les dimensions, exprimées en cm, des longueurs et largeurs ont toutes été prises au niveau de l'abaque. Pour tous ces chapiteaux doubles, à l'exception du MA3, la hauteur est comprise entre 43 et 45 cm. Cette imprécision relative est due aux mutilations qu'ont subies les blocs et à la difficulté de prise des dimensions.

<sup>35</sup> Le chapiteau 1G a été installé il y a quelques mois sous la chaire, ce qui n'est pas le meilleur endroit pour l'apprécier et le chapiteau 2G se trouve, lui, entre la dernière chapelle nord de la nef et la porte latérale nord-est.

<sup>36</sup> Pour des raisons pratiques, les deux chapiteaux du côté nord (donc à gauche depuis l'entrée principale de l'église à l'ouest) seront appelés 1G, pour celui qui est sous la chaire et 2G, pour celui qui se trouve près de l'entrée latérale. À droite, les deux autres pièces seront dénommées, de la même façon, 1D, pour celle du bas et 2D, pour celle du haut.

<sup>37</sup> L'abaque mesure 12 cm de haut. L'astragale biseauté mesure 4 cm de haut.

En revanche, elle présente deux particularités bien visibles : tout d'abord, s'il s'agit bien d'un chapiteau double pour colonnes jumelles libres, la corbeille est traitée comme si elle devait être placée au-dessus d'un support unique, alors que pour la majorité des autres éléments lapidaires qui forment le corpus de cette étude, la corbeille est organisée en deux parties quasi-cylindriques qui, au niveau de l'astragale, deviennent indépendantes, simplement reliées par un tenon de pierre<sup>38</sup>. Ici, ce n'est que dans la partie inférieure que la corbeille se divise en deux sections tubulaires qui annoncent le raccordement aux deux colonnettes.

Ensuite, la corbeille présente sur ses grandes faces une décoration tout à fait originale<sup>39</sup>. Il s'agit, d'un côté, du symbole de Jean, l'aigle, tenant entre ses serres un phylactère déroulé (Fig. 10), et, de l'autre, du symbole de Marc, le lion, faisant de même avec ses pattes (Fig. 11). Les ailes qui se déploient de part et d'autre de la crinière du fauve ne laissent planer aucun doute quant à cette signification évangélique<sup>40</sup>. Le traitement très particulier de ces deux grands côtés explique sans doute la forme originale de la corbeille : il fallait que celle-ci conserve son unité si l'on voulait pouvoir y disposer deux des quatre Vivants.

Les deux faces latérales ne semblent pas, *a priori*, avoir de lien avec les principales : on y trouve deux têtes monumentales, mi-humaines, mi-animales, aux traits accusés, exagérés, à l'aspect plus bestial qu'humain<sup>41</sup>. On a l'impression d'y reconnaître un lion et une lionne, aux yeux grand ouverts sous des paupières ou arcades sourcilières très volumineuses.

Notons enfin que les chapiteaux des cloîtres des couvents de Mendiants du midi de la France, et plus particulièrement ceux de Toulouse, de la région toulousaine et de la Gascogne, n'offrent pas d'iconographie équivalente. Il pourrait donc s'agir d'un *unicum*. D'autre part, il manque au chapiteau de la collégiale son pendant, celui qui représentait l'homme ailé de Matthieu et le taureau de Luc. On ne peut pas imaginer l'un sans l'autre. Malheureusement, cette deuxième pièce semble avoir totalement disparu.

Le chapiteau situé tout près du précédent, appelé ici 2G, est plus conforme aux autres pièces conservées (Fig. 12). Il s'agit d'un chapiteau double pour colonnes jumelles libres, en marbre gris-bleu, mesurant 58 cm de long sur 36 cm de large<sup>42</sup>. La mouluration de l'abaque est conforme à celle du chapiteau précédent, même si le tore supérieur est mutilé en de nombreux endroits. Au-dessous, on retrouve la gorge profonde et le tore étroit qui fait corps avec le décor sculpté de la corbeille, divisée en deux structures tubulaires terminées par deux astragales reliés par un tenon de pierre<sup>43</sup>.

L'ornementation est essentiellement végétale et fait référence à la flore généralisée, même si les feuilles sculptées peuvent ressembler par certains côtés à du lierre. Cette décoration s'organise en deux frises horizontales, l'une prenant naissance au-dessus de l'astragale, les tiges nervurées s'entrelaçant un peu au-dessus de lui, l'autre se développant sous l'abaque, vers lequel les feuilles boursoufflées et pleines de sève semblent monter à l'assaut. Aux quatre extrémités du chapiteau, le feuillage s'entrouvre pour laisser apparaître une petite tête dont les feuilles latérales servent de capuchon. Malheureusement, il est très difficile de dire s'il s'agit de têtes masculines ou féminines.

De l'autre côté, se trouvent deux autres chapiteaux disposés l'un sur l'autre. Le chapiteau 1D (Fig. 13) est assez proche du 1G : même mouluration de l'abaque, dimensions quasi-identiques (58 cm

---

<sup>38</sup> Ici, le tenon est bien présent mais il fait corps avec la corbeille au-dessus.

<sup>39</sup> Cela a également été noté par C. BRUGEAT, *Quand l'Amérique collectionnait des cloîtres gothiques...*, op. cit., vol. 1, pp. 248-254, notamment p. 250.

<sup>40</sup> Quelques traces de couleur rouge apparaissent sur l'aile gauche de l'aigle et sur la partie supérieure du phylactère, et à de rares endroits. S'agit-il de vestiges d'un décor peint contemporain de l'exécution du chapiteau ? Cette mise en couleur est-elle postérieure ? En l'état actuel, il est impossible de se montrer plus précis.

<sup>41</sup> Les oreilles des deux créatures débordent sur les faces principales. Est-ce une manière de les lier aux deux animaux symboles des évangélistes ?

<sup>42</sup> Si l'astragale biseauté mesure 4 cm de haut, l'abaque mesure seulement 11 cm de haut. Remarquons que les dimensions que j'ai prises sont différentes de celles recueillies par C. BRUGEAT, *Quand l'Amérique collectionnait des cloîtres gothiques...*, op. cit., vol. 1, p. 249 (55,5 cm de long pour 34 cm de large). En revanche, je suis d'accord avec les 44 cm de haut.

<sup>43</sup> *Idem*. L'auteur signale que les chapiteaux 2G et 1D possèdent une échine discoïdale. Je ne la vois pas...

de long pour 37 cm de large)<sup>44</sup>. En revanche, il s'agit d'un chapiteau double pour colonnes doubles adossées, soit pouvant être disposé contre un pilier d'angle de cloître, soit placé contre un pilier médian ou intermédiaire installé dans l'une des galeries de ce cloître. Il n'est donc sculpté que sur trois faces. Les dimensions de ce chapiteau et celles du 1G ne paraissent donc pas montrer de différence notable entre un chapiteau double pour colonnes libres et un chapiteau double pour colonnes adossées.

Du point de vue de l'organisation du décor, le chapiteau s'apparente au 2G : le bloc monolithe est divisé en deux tronçons tubulaires reliés par un tenon de pierre placé entre les deux astragales. Pourtant, les feuilles, difficiles à reconnaître, ne sont pas identiques à celles du chapiteau 2G. D'autre part, elles semblent naître de l'astragale par l'intermédiaire de deux tiges parallèles disposées sur un fond légèrement saillant<sup>45</sup>. Quant à la zone supérieure disposée sous l'abaque, elle se divise en trois parties : sur les faces latérales, on trouve les mêmes feuilles que celles qui naissent de l'astragale ; aux angles, semblent sortir du chapiteau deux bustes humains – masculins ? -, à la tête encapuchonnée pour l'un<sup>46</sup>, et aux bras disposés à la verticale à la manière des atlantes ; enfin, au centre, une gueule d'animal, un chien ?, apparaît au centre d'une large feuille dont les folioles se recourbent vers l'intérieur. Comme nous le verrons plus loin, ce répertoire décoratif qui associe la flore, la figure humaine et la figure animale est caractéristique des chapiteaux que l'on trouve dans les cloîtres des couvents des Mendiants au XIV<sup>e</sup> siècle.

Au-dessus, se trouve le chapiteau 2D transformé, comme son vis-à-vis, en bénitier (Fig. 14). Son abaque présente aussi la même mouluration avec un tore supérieur associé à un large méplat, très altéré sur la face latérale droite. Ses dimensions sont également proches de celles du chapiteau 2G avec 57 cm de long sur 37 cm de large<sup>47</sup>. Cela confirme qu'il est difficile de différencier les chapiteaux pour colonnes libres et ceux pour colonnes adossées par leurs dimensions, alors que c'est souvent le cas, notamment dans la sphère cistercienne<sup>48</sup>.

Le décor est différent, en partie, de celui visible sur les pièces précédentes puisque la face principale de la corbeille est occupée par un large blason, lisse et sans décor. Tout autour, sur deux registres superposés se développant sur les faces latérales, se déploie la même flore indéterminée dont les larges folioles – des feuilles de lierre ? - renforcent l'aspect cylindrique des deux parties verticales de la corbeille. Signalons que les angles supérieurs de la face centrale sont accompagnés de protubérances en forme de boules, enveloppées par la végétation. Peut-être avait-on prévu d'y sculpter des visages identiques à ceux des deux chapiteaux précédents ? Le blason lisse et ces visages non exécutés sont-ils la preuve d'un chapiteau en partie inachevé ?

### **Le chapiteau de l'église de Clermont-Savès :**

On peut associer ce dernier chapiteau à celui qui se trouve, semble-t-il depuis le XIX<sup>e</sup> siècle<sup>49</sup>, dans l'église de Clermont-Savès (Fig. 7). Il est à l'intérieur de l'église, à gauche en entrant par le portail sud, où il sert ici aussi de bénitier. Il s'agit encore une fois d'un chapiteau double pour colonnes libres, mesurant 57 cm de long sur 35 cm de large<sup>50</sup>. La mouluration de l'abaque est à nouveau identique à celle des pièces précédentes (2G et 2D). On trouve au centre des deux faces principales le même écu lisse et nu que sur le chapiteau 2D. Tout autour, de minces feuilles, aux folioles élégantes, naissent de

---

<sup>44</sup> L'astragale biseauté mesure 4 cm de haut. Quant à l'abaque, il mesure environ 11 cm de haut, comme pour le chapiteau précédent (2G).

<sup>45</sup> Comme sur le chapiteau 2G, les feuilles de la rangée inférieure se rejoignent au-dessus de l'orifice percé au-dessus du tenon.

<sup>46</sup> L'autre personnage semble posséder deux couronnes de cheveux stylisés.

<sup>47</sup> L'astragale biseauté mesure 4 cm de haut. Quant à l'abaque, il mesure environ 11 cm de haut, comme pour les chapiteaux 2G et 1D.

<sup>48</sup> C. BALAGNA, « Quelques remarques sur les éléments sculptés du fonds lapidaire de l'ancienne abbaye cistercienne de Berdoues (Gers) », dans *Bulletin de la Société Archéologique du Gers*, 2010, pp. 260-289.

<sup>49</sup> Il paraît difficile de savoir depuis quand le chapiteau s'y trouve conservé, sachant que l'église a été reconstruite au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

<sup>50</sup> L'abaque mesure 12 cm de haut. L'astragale n'est plus visible car la partie inférieure du chapiteau est masquée par le support qui l'accueille.

l'astragale et montent sur l'abaque, en épousant la forme tubulaire de la partie inférieure de la corbeille et la forme parallélépipédique de sa partie supérieure. Légèrement boursoufflées et charnues à leurs extrémités, les feuilles ne semblent pas faire référence à une essence définie<sup>51</sup>. Notons que les deux faces principales du chapiteau sont identiques.

### **Les trois œuvres conservées dans la « Maison Augé » :**

La cour de cette demeure historique abrite depuis quelques années trois éléments lapidaires que l'on peut rattacher aux œuvres précédentes, notamment pour deux d'entre elles. En effet, comme nous le verrons plus loin, la troisième pièce soulève quelques interrogations.

Le premier chapiteau (MA1) est un chapiteau double pour colonnes libres (Fig. 8). Il mesure 54 cm de long sur 34 cm de large pour un abaque de 9 cm de haut. Il est donc légèrement plus petit que les pièces précédentes mais il faut souligner que les manques et les mutilations autour de l'abaque ne permettent pas d'obtenir des dimensions rigoureusement exactes. Par la mouluration de son faux tailloir, le chapiteau s'inscrit dans le sillage des pièces précédentes dont le tore supérieur est agrémenté d'un méplat. D'autre part, il rappelle les chapiteaux 2G et 1D par l'association d'une végétation dense et de la figure animale. En effet, les deux corbeilles tubulaires, reliées par un tenon, sont parcourues de larges feuilles verticales qui se déploient tout autour du cylindre et qui recouvrent aux angles supérieurs les mêmes demi-boules charnues que celles qui se trouvent sur le chapiteau 2G. Au centre des deux faces principales, comme sur le chapiteau 1D, une gueule d'animal, très difficile à analyser, a été disposée sur un fond végétal. Leurs oreilles pointues qui paraissent faire corps avec la feuille, les yeux globuleux et leur bouche entrouverte leur donnent un aspect très naturel.

La cour abrite un autre chapiteau double (MA2), mais pour colonnes adossées, comme les chapiteaux 1D et 2D. On compte donc, pour l'instant quatre chapiteaux doubles pour colonnes libres (1G, 2G, le chapiteau de Clermont-Savès, MA1) et trois chapiteaux doubles adossés (1D, 2D et MA2). Ce chapiteau de marbre blanc mesure 56 cm de long sur 35 cm de large pour un abaque de 10 cm de haut (Fig. 15). Il s'agit donc encore une fois d'une pièce tout à fait comparable aux précédentes, présentant d'ailleurs de nombreuses lacunes sur les astragales et l'abaque. Heureusement, les corbeilles tubulaires ont conservé leur décor disposé sur deux niveaux superposés : en bas, les feuilles sont identiques à celles de la rangée inférieure du chapiteau 1D et elles se poursuivent sur le pourtour des deux corbeilles tubulaires reliées par un tenon dont le trou pratiqué au-dessus est surmonté par une feuille triangulaire qui relie les deux feuilles latérales.

Au-dessus, comme sur le chapiteau 1D, la partie médiane supérieure de la face principale est associée à une large feuille de forme à peu près carrée dont les extrémités des quatre folioles forment d'élégants petits enroulements vers l'intérieur. Contrairement au chapiteau précédent, la partie centrale de cette efflorescence ne comporte pas de gueule animale mais laisse la place au cœur bien modelé de la feuille. Ce motif central se retrouve aux extrémités supérieures de la face principale où, à cet endroit-là, le centre de la feuille laisse sortir une tête humaine, semble-t-il masculine, aux yeux exorbités. Nous avons déjà rencontré ces visages sur le chapiteau 2G. Sur le chapiteau 1D, les têtes étaient associées à des bustes d'atlantes. Dans l'ensemble, ces têtes sont très proches les unes des autres et pourraient sortir du même ciseau.

Enfin, nous devons évoquer ici la troisième pièce conservée dans cette cour, énigmatique à plus d'un titre. Il s'agit du bloc MA3, au format plus imposant que celui des pièces précédentes (Fig. 16). En effet, il mesure environ 80 cm de long sur 56 cm de large et l'abaque, mal conservé, est plus haut que sur les autres éléments lapidaires, avec 14 cm de haut. En dépit de ces différences, le bloc pourrait provenir du même endroit que les chapiteaux doubles précédents car il est taillé dans le même marbre et possède pour l'abaque la même mouluration.

---

<sup>51</sup> Quelques traces de couleur rouge apparaissent sur certaines feuilles de la face latérale gauche.

Malheureusement, l'objet a subi un certain nombre de mutilations : on n'en conserve plus qu'une sorte de moitié supérieure, l'une des deux faces principales a presque totalement disparu, ainsi qu'une large part de la face latérale de gauche. Justement, en ce qui concerne cette dernière, on voit surtout la figure occupant l'angle de droite, commune donc aux deux faces perpendiculaires. Il s'agit d'un personnage masculin, en position d'atlante, le visage projeté vers l'avant et les coudes placés sous l'abaque, de manière à supporter au mieux ce qui se trouve au-dessus de lui (Fig. 17). Par sa posture, il rappelle les petits personnages du chapiteau 1D mais, stylistiquement, le travail est ici plus abouti. Avec ses yeux exorbités, il se trouve également proche des petits personnages du chapiteau MA2, tout proche. Néanmoins, il s'en éloigne par l'effet monumental induit par les dimensions générales de la figure, par le modelé donné aux différentes parties du corps et par l'aspect plus anatomique conféré au personnage, notamment dans le traitement de la chevelure, formée de boucles bien travaillées, ici apparente et non plus cachée par un artifice vestimentaire.

De l'autre côté, dans une position pas tout à fait symétrique<sup>52</sup>, on a sculpté le corps d'une créature fantastique, dont l'état de conservation est très moyen. Représentée de profil, la gueule de face, elle ne possède plus qu'une partie de ses pattes antérieures. Le corps, peut-être ailé ?, se termine par une gueule, presque un visage, entourée d'une coiffe accompagnée d'une sorte de grelot<sup>53</sup>, à la manière des chapeaux de bouffons<sup>54</sup> (Fig. 18). Ces deux figures encadrent un blason, identique à celui du chapiteau de Clermont-Savès et à celui qui se trouve sur le chapiteau 2D de la collégiale sauf qu'ici, l'écu a reçu un décor, très abîmé mais suffisamment visible pour qu'on puisse en retirer des informations pertinentes, comme nous le verrons plus loin (Fig. 16 et 17).

La face latérale de droite du chapiteau est entièrement conservée, même si le décor ne peut plus être vraiment analysé (Fig. 19). On y voit deux larges feuilles, celle de gauche ayant conservé ses nervures, se dirigeant vers les deux angles supérieurs. Au centre, entre les feuilles, se trouvent les traces d'un buste de personnage, lui aussi encapuchonné. Il donne l'impression que les feuilles sont des ailes déployées. La coiffe qui entoure son visage semble assez proche de celle de la créature précédente et pourrait être ici aussi associée à des grelots.

Étrangement, la partie conservée sur la gauche de l'autre grande face a été traitée indépendamment de la partie disparue, comme l'indique le cadre mouluré qui entoure la décoration (Fig. 20). On y voit un homme de feuillage, ou masque feuillu, motif caractéristique de l'époque gothique, très en vogue dans la sculpture au XIII<sup>e</sup> et surtout au XIV<sup>e</sup> siècle. Sur ce bloc, au point de convergence d'au moins trois feuilles dentelées et délicatement ourlées, ont été dessinés les traits d'un visage dont on reconnaît les yeux ronds, le nez proéminent et la bouche ouverte dans un rictus allongé. Comme c'est souvent le cas, les feuilles qui fusionnent avec un masque d'homme évoquent parfois le caractère sauvage de la forêt ou représentent une variation du décor architectural végétal en lui donnant un aspect fantastique<sup>55</sup>.

Comment se présentait donc ce grand bloc sculpté ? Il semble avoir été rectangulaire et il paraît bien avoir été mutilé, comme l'attestent les traces très nettes d'intervention. Pourtant, la décoration que nous venons d'analyser était bien indépendante du reste de la composition de cette deuxième grande face. Il est possible également que le chapiteau n'ait pas été aussi régulier. Peut-être adoptait-il une forme en L, ce qui expliquerait l'interruption brutale du corps de moulure inférieur de l'abaque qui forme un retour vertical à droite du masque feuillu. Je dois avouer que ces observations ne me permettent pas d'être, à l'heure actuelle, plus catégorique<sup>56</sup>.

---

<sup>52</sup> En effet, la figure située à droite de la face principale ne semble occuper que très peu d'espace sur la face latérale de gauche.

<sup>53</sup> Les autres grelots, s'ils ont existé, ne sont plus conservés.

<sup>54</sup> Une excroissance apparaît au niveau de la partie postérieure de la créature. S'agit-il d'une tête ? C'est possible, mais difficile à affirmer. En tout cas, à l'époque romane, on rencontre très souvent des animaux à deux têtes, dont l'une se trouve fréquemment à l'extrémité de la queue, par exemple. Est-ce le cas ici ? S'agit-il plutôt de la tête d'un atlante placé en vis-à-vis de l'autre ?

<sup>55</sup> <http://www.sculpturesmedievales-cluny.fr/notices/notice.php?id=8>, notice de X. Dectot (consultation le 23 juillet 2019).

<sup>56</sup> Peut-être s'agit-il aussi d'un chapiteau pour colonnes quadruples identique à ceux que l'on voit, par exemple, sur les piliers d'angle du cloître des Augustins de Toulouse ? Remarquons que le chapiteau placé au-dessus mesure autour de 80 cm de côté...

## Un ensemble homogène et cohérent :

Il est temps, désormais, de tenter de répondre aux questions posées au début de cette étude. Les éléments sculptés que nous venons de décrire et d'analyser semblent bien contemporains les uns des autres, même si l'un des blocs, le MA3, en diffère sensiblement au plan des dimensions.

Tout d'abord, c'est bien le même matériau qui a été utilisé à chaque fois, un marbre des Pyrénées centrales, sans doute de Saint-Béat, facilement reconnaissable, emblématique des travaux réalisés dans les communautés de Mendiants du midi de la France au XIV<sup>e</sup> siècle. Comme c'est le cas à Toulouse, à Auch<sup>57</sup>, à Mirande<sup>58</sup>, à Rieux-Volvestre<sup>59</sup>, pour ne citer que quelques exemples, les œuvres recensées à l'Isle-Jourdain et à Clermont-Savès paraissent faire partie d'un même environnement architectural, unifié par le matériau choisi, un marbre élégant et raffiné, à l'histoire artistique prestigieuse et dont l'éclat et la richesse des tons peuvent rehausser des constructions souvent simples et dépouillées.

D'autre part, les huit blocs sculptés sont bien contemporains les uns des autres, comme l'attestent leur forme générale, la mouluration de leur abaque et celle de leurs astragales, leur composition d'ensemble, leurs dimensions quasi-identiques, l'itération des motifs ornementaux, notamment végétaux et figurés. Pour sept blocs sur huit, nous sommes devant des chapiteaux doubles pour colonnes libres ou adossées, dont les dimensions sont les mêmes, à quelques millimètres près.

Ces différences peuvent s'expliquer de deux façons : d'une part, dans les inventaires d'éléments lapidaires médiévaux, les œuvres prises en compte et regroupées les unes avec les autres en fonction de critères communs témoignent toujours de quelques variations dans leurs dimensions qui peuvent être dues au matériau, à l'adaptation d'un bloc à un autre, à l'intervention de sculpteurs différents ; d'autre part, tous les blocs étudiés ont été abîmés au cours des siècles, ce qui ne permet pas d'avoir des prises de dimensions totalement fiables<sup>60</sup>.

Remarquons néanmoins que sur les 8 chapiteaux étudiés, seulement deux d'entre eux se distinguent des autres. Il s'agit du chapiteau MA1 qui, avec 54 cm de long sur 34 cm de large, est légèrement plus petit que six des autres pièces (il s'agit des chapiteaux 1G, 2G, 1D, 2D, celui de Clermont-Savès et le MA2 qui sont tous autour de 56/58 cm de long sur 35/37 cm de large) et du chapiteau MA3 qui est plus grand que tous les autres, et dont la largeur, 56 cm, correspond à la longueur de la plupart des pièces précédentes. On peut donc supposer qu'à l'exception du chapiteau MA3, les autres éléments sculptés appartiennent bien à un ensemble cohérent, constitué de chapiteaux doubles, soit libres, soit adossés. Cela ne signifie pas que le chapiteau MA3 leur est étranger. Au contraire, il appartient bien au même ensemble mais il ne s'agit pas d'une pièce occupant le même emplacement que les précédentes.

D'autre part, je voudrais faire remarquer que sept des huit chapiteaux étudiés ont des dimensions légèrement supérieures à celles d'œuvres appartenant à des cloîtres gothiques de monuments méridionaux. En effet, avec des mesures qui varient autour de 56/58 cm de long sur 35/37 cm de large, les chapiteaux pris en compte apparaissent légèrement plus monumentaux que leurs contemporains : à Mirande, les chapiteaux ayant sans doute appartenu au cloître de l'ancien couvent

---

<sup>57</sup> Les éléments sculptés conservés du cloître de l'ancien couvent des Cordeliers d'Auch pourraient provenir des carrières de marbre de Saint-Béat. Mireille ANGLÉZIO-IHLEIN, *Auch médiéval : le couvent des Cordeliers*, mémoire de maîtrise, Université de Toulouse-Jean Jaurès, 1998, 2 vol.

<sup>58</sup> Le musée des Beaux-Arts de Mirande conserve dans son fonds lapidaire 13 bases doubles et 12 chapiteaux doubles, seuls rescapés de l'ancien couvent des Cordeliers de cette ville. C. BALAGNA, « Le fonds lapidaire du musée des Beaux-Arts de Mirande (Gers) », dans *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, t. LXI, 2001, pp. 111-118.

<sup>59</sup> Le couvent des Dominicains de Rieux-Volvestre, fondé en 1275, possédait un cloître datant du XIV<sup>e</sup> siècle. Les quelques chapiteaux aujourd'hui conservés qui en faisaient partie sont en marbre de Saint-Béat. Conchita JIMENEZ, *La cité épiscopale de Rieux-Volvestre (Haute-Garonne)*, thèse nouveau régime, Université de Toulouse-Jean Jaurès, 2000.

<sup>60</sup> Dans la thèse de C. BRUGEAT, *Quand l'Amérique collectionnait des cloîtres gothiques : les ensembles de « Trie-sur-Baïse », « Bonnefont-en-Comminges » et « Montréjeau »*, op. cit., les dimensions des œuvres prises en compte par l'auteur et faisant partie de groupes homogènes, sont toujours légèrement différentes, comme le montrent les notices du catalogue (vol. 4).

des Cordeliers mesurent tous autour de 44/46 cm de long sur 25/26 cm de large<sup>61</sup> ; dans le cloître des Cordeliers d'Auch, dont n'est conservée que la galerie sud, les chapiteaux font autour de 44 cm de long sur 25/26 cm de large<sup>62</sup> ; à Rieux-Volvestre, les chapiteaux doubles censés provenir du cloître de l'ancien couvent des Dominicains font autour de 50/52 cm de long sur 30/34 cm de large<sup>63</sup> ; les chapiteaux doubles du XIV<sup>e</sup> siècle ayant pu appartenir au cloître de l'ancienne abbaye de La Case-Dieu (Gers) mesurent environ 54 cm de long pour 32 cm de large<sup>64</sup>. Enfin, dans la thèse de C. Brugeat, la plupart des chapiteaux pris en compte sont plus petits que ceux présents dans cette étude<sup>65</sup>.

En revanche, ceux ayant appartenu au cloître du couvent des Dominicains de Saint-Gaudens sont, en termes de dimensions, très proche de ceux de L'Isle-Jourdain<sup>66</sup>. C'est aussi le cas de quelques pièces réputées provenir du cloître des Dominicains de Toulouse, du cloître des Carmes de Toulouse, ou du cloître du couvent des Cordeliers de Montauban dont certaines sont, d'ailleurs, légèrement plus imposantes que les pièces lisloises<sup>67</sup>. Dans le cloître des Augustins de Toulouse, les chapiteaux des quatre galeries sont de dimensions très proches. En effet, ils mesurent autour de 60 cm de long sur 36 cm de large. Ils sont accueillis par des colonnes qui mesurent environ 16,5 cm de diamètre<sup>68</sup>. Cette proximité entre les chapiteaux de L'Isle-Jourdain et ceux des Augustins de Toulouse renvoie, bien sûr, à la personnalité de Jean Maurin, peut-être commune aux deux réalisations.

Ces huit chapiteaux sculptés peuvent avoir été installés au même endroit et la possibilité qu'il puisse s'agir d'un cloître est très forte. En effet, sept des huit chapiteaux doubles devaient être placés au-dessus de colonnettes jumelles d'environ 16 cm de diamètre, ce qui est tout à fait compatible avec les dimensions des chapiteaux<sup>69</sup>. D'autre part, la présence de chapiteaux doubles pour colonnes libres et pour colonnes adossées correspond tout à fait à l'organisation des cloîtres gothiques méridionaux, notamment ceux des monuments des Mendiants, dans lesquels l'alternance colonne simple/colonnes doubles de l'époque romane – notamment visible dans le cloître de Moissac à la fin du XI<sup>e</sup> siècle – a été abandonnée.

Les trois chapiteaux doubles pour colonnes adossés sont sans doute la preuve de la présence de piliers intermédiaires ou de piliers centraux dans les galeries du cloître, comme c'était probablement le cas dans le cloître des Cordeliers d'Auch, ainsi que l'attestent les quatre chapiteaux doubles adossés encore conservés sur place<sup>70</sup>. Quant au chapiteau MA3, ses dimensions laissent penser qu'il a pu également correspondre à un pilier intermédiaire ou central d'une des galeries ou à un pilier d'angle, comme dans le cloître des Augustins de Toulouse dans lequel, justement, ont œuvré Jacques et surtout Jean Maurin dans la deuxième moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, ce dernier ayant été recruté pour terminer la construction du cloître des Cordeliers de L'Isle-Jourdain en 1382<sup>71</sup>.

---

<sup>61</sup> C. BALAGNA, « Le fonds lapidaire du musée des Beaux-Arts de Mirande (Gers) », art. cit. Les chapiteaux ont pu accueillir des colonnes dont le diamètre oscillait entre 14,5 cm et 16,5 cm.

<sup>62</sup> M. ANGLÉZIO-IHLEIN, *Auch médiéval : le couvent des Cordeliers*, op. cit., t. 1, p. 84.

<sup>63</sup> Conchita JIMENEZ, *La cité épiscopale de Rieux-Volvestre (Haute-Garonne)*, op. cit., vol. 3 (catalogue).

<sup>64</sup> C. BALAGNA, « Quelques chapiteaux romans et gothiques de l'ancienne abbaye de La Case-Dieu (Gers) », dans *Actes de la 21<sup>e</sup> Journée des Archéologues Gersois, (Vic-Fezensac 1999)*, Auch, 2000, pp. 100-133 ; « Nouvelles découvertes de vestiges sculptés provenant de l'ancien monastère de La Case-Dieu (Gers) », dans *Actes de la 25<sup>e</sup> Journée des Archéologues Gersois, (La Romieu 2003)*, Auch, 2004, pp. 78-91 ; « À la redécouverte d'un important édifice médiéval de Gascogne centrale : l'ancienne abbaye de La Case-Dieu (Gers) », dans *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, t. LXIV, 2004, pp. 63-78 ; « Bases et chapiteaux inédits de l'ancienne abbaye de la Case-Dieu (Gers) », dans *Actes de la 1<sup>ère</sup> journée de l'Archéologie et de l'Histoire de l'Art de l'Isle-Jourdain (2012)*, Auch, 2013, pp. 34-40.

<sup>65</sup> C. BRUGEAT, *Quand l'Amérique collectionnait des cloîtres gothiques : les ensembles de « Trie-sur-Baise », « Bonnefont-en-Comminges » et « Montréjeau »*, op. cit., vol. 4 (catalogue).

<sup>66</sup> *Idem*, pp. 243-251. Ils font autour de 54/57 cm de long sur 32/33 cm de large.

<sup>67</sup> *Idem*, pp. 275-278 et pp. 437-441. Certains chapiteaux de Montauban font autour de 60 cm de long sur 36 cm de large.

<sup>68</sup> Je remercie Mme Charlotte Riou, conservatrice au musée des Augustins, de m'avoir autorisé à prendre des mesures dans le cloître de l'ancien couvent.

<sup>69</sup> Dans le cloître des Cordeliers d'Auch, les colonnettes font 14 cm de diamètre, ce qui est normal au vu des dimensions plus modestes des chapiteaux placés au-dessus. M. ANGLÉZIO-IHLEIN, *Auch médiéval : le couvent des Cordeliers*, op. cit., t. 1, p. 82-83.

<sup>70</sup> *Idem*, p. 84.

<sup>71</sup> Voir, *supra*, note 56.

La question qui se pose alors est celle du lieu d'origine. Jusqu'à présent, et bien qu'on ne puisse en être totalement sûr, l'hypothèse la plus communément admise était que ces huit pièces ont appartenu à l'ancien couvent des Cordeliers de L'Isle-Jourdain. Aujourd'hui, on peut se montrer plus affirmatif, et ce, grâce au chapiteau MA3. En effet, comme cela a été signalé plus haut, le blason situé au milieu de l'une des deux faces principales présente un décor couvrant au contraire des deux blasons, restés lisses, du chapiteau 2D et du chapiteau de Clermont-Savès. Malgré la disparition d'une partie de la décoration, on distingue encore les traces d'un blasonnement dont la forme géométrique est difficile à déterminer mais dont les extrémités se terminent par une petite boule (Fig. 21).

Ce petit motif héraldique fournit peut-être la clef du problème. Il rappelle en effet les armes des seigneurs de L'Isle-Jourdain<sup>72</sup> (Fig. 22), de gueules à la croix d'or, cléchée, vidée et pommetée<sup>73</sup>. L'adjectif pommeté, en héraldique, se dit de la croix, « quand elle a des extrémités rondes en forme d'une boule<sup>74</sup> ». Il est donc fort possible que les armes présentes sur l'écu du chapiteau soient celles des seigneurs de L'Isle.

On peut d'ailleurs comprendre pourquoi les seigneurs de L'Isle ont revendiqué la croix de Toulouse, appelée aussi croix du Languedoc. En effet, Bertrand de Comminges, ou Bertrand de L'Isle-Jourdain (v. 1050-1123), ou saint Bertrand, évêque de Comminges (1083-1123), est le fils d'Aton, seigneur de L'Isle-Jourdain et de Gervaise, fille de Guillaume III, dit Taillefer, comte de Toulouse. Les seigneurs de L'Isle sont donc, depuis au moins le milieu du XI<sup>e</sup> siècle, cousins des comtes de Toulouse. C'est d'autant plus vrai avec Jourdain IV<sup>75</sup> (v. 1220-1288 ou 1289), le présumé fondateur du couvent des Cordeliers, fils de Bernard II de L'Isle-Jourdain et d'Indie de Toulouse, fille du comte Raymond VI (VIII).

D'autre part, les seigneurs de L'Isle, aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, ne sont pas seulement « les amis, les parents et les chevaliers du comte de Toulouse. Ils vont peu à peu devenir les chevaliers du roi, à son service aussi bien en Sicile, qu'en Aragon. L'octroi du titre comtal ne sera que la juste récompense de tant d'efforts et tant de loyauté<sup>76</sup> ». Parmi eux, Jourdain IV est le symbole de la puissance régionale qu'ont constituée les seigneurs de L'Isle au XIII<sup>e</sup> siècle. Il est, selon le mot de M. Mousnier, la « personnalité qui marque la période<sup>77</sup> ».

Ses exactions ont été fort nombreuses, notamment contre des établissements religieux et plus précisément contre les Templiers qui ont possédé de nombreux biens à L'Isle, Marestaing, Larmont et Menville<sup>78</sup>. Peut-être la fondation pieuse du couvent des Cordeliers en 1288, à la veille de la mort de Jourdain IV, est-elle une manière de racheter les fautes commises ? La fondation d'un établissement religieux est aussi la preuve d'une grande piété, caractéristique de tout grand seigneur, et Jourdain IV en a certaines des caractéristiques : il a recherché le renforcement de son pouvoir par une habile politique qui passe par la réception d'hommages et par la « patiente acquisition de droits, parts de justice, de seigneurie, rachats de parts de co-seigneurs<sup>79</sup> ». Il a considérablement agrandi son territoire, comme en témoignent les listes des possessions de son fils et successeur, Jourdain V. D'ailleurs, on parle parfois d'une véritable principauté territoriale. Enfin, il est, parmi les seigneurs de L'Isle au XIII<sup>e</sup> siècle, celui qui jette véritablement les bases de la constitution d'un comté au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>80</sup>, achèvement de sa réussite territoriale et politique<sup>81</sup>.

Grand seigneur régional, Jourdain IV est aussi un illustre combattant. Il joue un rôle notable dans l'expédition de Naples avec Charles d'Anjou en 1266, revient en Sicile par la suite, reçoit des

---

<sup>72</sup> R. BOURSE, *Armorial de la Gascogne gersoise*, Société Archéologique du Gers, 2002, p. 193.

<sup>73</sup> C'est la description de Jean-Justin MONLEZUN, *Histoire de la Gascogne depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, Auch, 1850, Supplément, p. 649.

<sup>74</sup> Louvan GÉLIOT, *Indice armorial, ou sommaire explication des mots usités au blason des armoiries*, Paris, 1635, p. 302.

<sup>75</sup> J.-J. MONLEZUN, *Histoire de la Gascogne depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, op. cit., t. 2, pp. 364.365. On lira la mise au point plus récente de M. MOUSNIER, *La Gascogne toulousaine aux XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles, une dynamique sociale et spatiale*, op. cit.

<sup>76</sup> *Idem*, p. 409.

<sup>77</sup> *Idem*, p. 405.

<sup>78</sup> *Idem*, p. 405.

<sup>79</sup> *Idem*, p. 395.

<sup>80</sup> Le premier comte fut Bertrand I<sup>er</sup> (1340-1349).

<sup>81</sup> *Idem*, p. 395.

gages et suit Philippe le Hardi dans sa lutte contre l'Aragon en 1285. Tout cela lui valut le titre de *miles* du roi de France et son fils, Jourdain V, perçut une rente importante de la monarchie<sup>82</sup>.

D'autre part, nous pouvons également signaler les liens entre la famille de L'Isle et l'Église : Bertrand, dont nous avons parlé plus haut, fut évêque de Comminges au XI<sup>e</sup> siècle et canonisé entre 1220 et 1222 ; l'un de ses neveux fut archevêque d'Auch ; le frère de Jourdain I, Pierre Raimond, fut abbé de Saint-Maixent et rappelons que Bertrand, frère cadet de Jourdain IV, fut donné, avant même sa naissance, au chapitre de Saint-Étienne et sa carrière exemplaire le mena à l'épiscopat du diocèse de Toulouse. Peut-être Jourdain IV, en fondant le couvent des Cordeliers dans la « capitale » de sa principauté, a-t-il voulu répondre, de façon plus modeste, à la reconstruction de la cathédrale toulousaine dont son frère était l'ardent promoteur ?

Qu'en est-il de la datation de ces différentes pièces ? Si elle n'est pas facile à établir précisément, on peut néanmoins assurer que les chapiteaux appartiennent tous au XIV<sup>e</sup> siècle. On se retrouve alors devant deux possibilités : soit tous les chapiteaux ont fait partie des deux premières galeries du cloître dont on nous dit, en 1382, que deux côtés sont déjà construits et anciens, soit ils ont été exécutés par Jean Maurin et son équipe en 1382. D'autre part, demeurent tout de même deux difficultés : la première est qu'il peut être malaisé, voire impossible, de prouver l'existence d'une différence entre les deux campagnes de construction du cloître et, la seconde réside dans le fait que les 8 chapiteaux appartiennent peut-être à chacune des deux campagnes.

Essayons d'y voir plus clair grâce aux éléments historiques dont nous sommes sûrs. Nous savons qu'en 1382, le cloître des Cordeliers de L'Isle-Jourdain est achevé par Jean Maurin et son équipe. Le texte qui nous intéresse signale que le 19 juillet, frère Aymeric Salet, syndic du monastère, reconnaît par acte public, que la maçonnerie d'un côté est terminée et que les parties en marbre sont placées<sup>83</sup>. On peut légitimement envisager que les « parties en marbre » sont les socles, bases, colonnes et chapiteaux formant l'essentiel de l'élévation du cloître. Les pièces que nous conservons peuvent donc, par leur homogénéité évoquée plus haut, faire partie de cette campagne.

Les preuves de cette communauté de réalisation sont la forme générale, les dimensions très proches, la mouluration des abaqes et des astragales, les ressemblances au niveau du décor. Parmi ces chapiteaux, et en dehors du MA3, un seul se distingue. Il s'agit du chapiteau 1G, très original par son iconographie et par son style puisqu'aucune des autres pièces ne semble avoir été réalisée par le même sculpteur.

D'ailleurs, on pourrait suggérer qu'un deuxième artiste a exécuté les chapiteaux 2G, 1D, MA1, MA2 et MA3 et qu'un troisième serait l'auteur du chapiteau 2D et du chapiteau de Clermont-Savès. Comment justifier cette distinction ? Le deuxième sculpteur aurait réalisé les chapiteaux dont les corbeilles associent la flore généralisée gothique et la figure humaine, voire animale (1D, MA1)), souvent de dimensions réduites, installée dans la partie supérieure du bloc, au centre des grandes faces et aux quatre angles du chapiteau. Les petits personnages ne laissent généralement entrevoir que leur buste, voire leur tête, aux joues rebondies et aux yeux exorbités ponctués d'une pupille bien ronde, désireux de sortir de l'efflorescence végétale qui les entoure (2G, MA2). Parfois, la végétation disparaît et les personnages se retrouvent isolés, la tête encapuchonnée, les bras ballants, à la manière des atlantes (1D, MA3). Sur le chapiteau MA3, l'artiste démontre son talent dans le domaine du changement d'échelle même si les spécificités anatomiques sont toujours les mêmes, comme le montre le traitement de l'atlante. Enfin, ce sculpteur nous laisse peut-être sa signature dans les petits enroulements dont il agrmente parfois ses feuilles (1D, MA2). Le troisième sculpteur pourrait être celui des chapiteaux sans figures, aux belles feuilles épanouies et aux écus lisses (2D et Clermont-Savès). Bien entendu, ces propositions restent fragiles, notamment à cause des dégradations et des mutilations visibles sur les chapiteaux.

Notons tout de même la ressemblance qui existe entre certains chapiteaux de L'Isle-Jourdain et ceux de l'ancien couvent des Cordeliers de Mirande, dont l'existence est attestée en 1328. Nous ne

---

<sup>82</sup> *Idem*, p. 388.

<sup>83</sup> J. LESTRADE et J. CONTRASTY, « Deux artistes toulousains du XIV<sup>e</sup> siècle : Jacques et Jean Maurin », art. cit., p. 9.

connaissons pas avec précision la date de fondation du couvent mais il est possible qu'elle soit intervenue vers 1317<sup>84</sup>. Les pièces lapidaires qui font partie des collections du musée de Mirande se composent de 13 bases doubles et de douze chapiteaux doubles, dont l'abaque présente une mouluration très simple, différente de celle des chapiteaux lislois. Ces chapiteaux, en marbre de Saint-Béat, font la part belle à la végétation gothique, souvent indéterminée, mais sont parfois accompagnés de petites têtes installées dans la zone supérieure de la corbeille, soit au centre soit aux extrémités. Les têtes sont généralement petites, aux yeux globuleux, la tête entourée d'un voile<sup>85</sup>. Elles ressemblent assez aux visages du « deuxième sculpteur ». Ces chapiteaux, qui peuvent dater du 2<sup>e</sup> quart du XIV<sup>e</sup> siècle, voire être un peu plus tardifs, constituent d'intéressants éléments de comparaison.

Les chapiteaux du cloître des Cordeliers d'Auch, installé peut-être autour de 1310-1330, peuvent également être convoqués. Ici aussi, nous avons affaire à des chapiteaux doubles dont l'abaque est simplement mouluré. Les corbeilles tubulaires sont, soit décorées de corps de moulures saillants, soit ornées de feuillages divers qui ressemblent parfois à ceux des chapiteaux de L'Isle-Jourdain<sup>86</sup>. Il existe à Auch trois œuvres qui mêlent feuillages et figures (un oiseau, un chien, un masque de chien feuillu, des masques humains) mais elles ne sont pas vraiment en lien avec la production visible à L'Isle-Jourdain.

L'ancienne abbaye de La Case-Dieu a elle aussi disparu à la Révolution. On peut néanmoins avoir une idée de l'aspect du cloître gothique grâce aux quelques chapiteaux doubles conservés mais éparpillés un peu partout autour du site<sup>87</sup>. Ce sont des œuvres remarquables, principalement en marbre, pouvant appartenir aux premières décennies du XIV<sup>e</sup> siècle. Si leurs dimensions s'approchent de celles des chapiteaux lislois, leur composition est néanmoins différente : abaque à la mouluration dépouillée, échine discoïdale bien marquée, décor principalement végétal sans présence animale ou humaine.

S'il existe donc des ressemblances entre les chapiteaux doubles de L'Isle-Jourdain et les chapiteaux gersois que nous venons d'énumérer, elles ne permettent pas de connaître précisément la date d'exécution de nos éléments lapidaires. Nous pouvons alors nous tourner vers les établissements conventuels toulousains, eux aussi géographiquement et chronologiquement proches du couvent lislois. Le grand cloître de l'ancien couvent des Augustins est, bien entendu, une œuvre importante pour nous puisqu'il aurait été construit vers 1396 par Jean Maurin et son équipe.

Il faut quand même souligner la difficulté actuelle à préciser la marche des travaux<sup>88</sup>. Il ressort des études réalisées que le cloître aurait été construit en deux phases : la galerie orientale, du côté de la salle capitulaire, était peut-être couverte en 1341 et les trois galeries restantes, celles du sud, de l'ouest et du nord auraient été édifiées à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle par Jean Maurin, à partir de 1396. Ce dernier se serait engagé à les construire en harmonie avec la galerie orientale existante. Peut-être Jean Maurin a-t-il pris la suite de son oncle Jacques Maurin, dont il avait hérité de la plupart des chantiers en 1380, et qui fut, peut-être, l'auteur de la galerie orientale au début de sa carrière<sup>89</sup> ?

---

<sup>84</sup> C. BALAGNA, « Le fonds lapidaire du musée des Beaux-Arts de Mirande (Gers) », art. cit.

<sup>85</sup> *Idem.*

<sup>86</sup> M. ANGLÉZIO-IHLEIN, *Auch médiéval : le couvent des Cordeliers*, op. cit., t. 1, p. 85-87.

<sup>87</sup> C. BALAGNA, « Quelques chapiteaux romans et gothiques de l'ancienne abbaye de La Case-Dieu (Gers) », dans *Actes de la 21<sup>e</sup> Journée des Archéologues Gersois*, (Vic-Fezensac 1999), Auch, 2000, pp. 100-133 ; « Nouvelles découvertes de vestiges sculptés provenant de l'ancien monastère de La Case-Dieu (Gers) », dans *Actes de la 25<sup>e</sup> Journée des Archéologues Gersois*, (La Romieu 2003), Auch, 2004, pp. 78-91 ; « À la redécouverte d'un important édifice médiéval de Gascogne centrale : l'ancienne abbaye de La Case-Dieu (Gers) », dans *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, t. LXIV, 2004, pp. 63-78 ; « Bases et chapiteaux inédits de l'ancienne abbaye de la Case-Dieu (Gers) », dans *Actes de la 1<sup>ère</sup> journée de l'Archéologie et de l'Histoire de l'Art de l'Isle-Jourdain* (2012), Auch, 2013, pp. 34-40. En dernier lieu, Stéphane ABADIE, *Un temporel monastique dans l'espace médiéval gascon : l'abbaye prémontrée de la Casediou (Gers), XII<sup>e</sup>- XVI<sup>e</sup> s.*, thèse nouveau régime, Université de Toulouse-Jean Jaurès, 2016.

<sup>88</sup> Il n'y a pas d'étude historique et architecturale récente du couvent devenu musée en 1795. On consultera Henri RACHOU, « Le couvent des Augustins », dans *Congrès archéologique de France, Toulouse, 1929*, Paris, 1930, pp. 120-133 ; Denis MILHAU, « Découvertes archéologiques au Monastère des Ermites de saint Augustin à Toulouse et données nouvelles sur l'histoire du couvent », dans *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, 1977, pp. 39-88 ; Pierre SALIES, *Les Augustins*, Toulouse, 1979 ; *Peintures et sculptures du Moyen Âge au XX<sup>e</sup> siècle*, guide des collections du Musée des Augustins, ouvrage collectif, 1998.

<sup>89</sup> *Peintures et sculptures du Moyen Âge au XX<sup>e</sup> siècle*, op. cit., pp. 19-21.

Pierre Salies n'est pas d'accord avec cette hypothèse<sup>90</sup>. Il pense qu'à la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle appartiennent les colonnes et les chapiteaux des quatre galeries, les arcs n'ayant été lancés par Jean Maurin qu'à la fin du siècle. Il se base notamment sur la différence de matériau entre les colonnettes et les chapiteaux, en marbre, et les arcs, en pierre calcaire de Boussens<sup>91</sup>. Il rappelle aussi que dans le bail à besogne de 1396, le texte du contrat ne parle que de l'œuvre de pierre superposée à celle de marbre. À cette date, un pan du cloître est complètement achevé, arcs compris, celui qui est *ante capellam conventus*, soit devant la chapelle de Notre-Dame de Pitié, le long de la galerie orientale.

Pourtant, dans son étude<sup>92</sup>, J. Contrasty rappelle que Jean Maurin a promis de faire trois pans du cloître du couvent des Augustins de Toulouse et de les achever, à ses frais, avec des blocs de pierre de la carrière de Boussens<sup>93</sup>. En fait, pour P. Salies, J. Contrasty interprète le texte car il n'y est pas dit que J. Maurin construira trois galeries du cloître. On y parle seulement de l'achèvement en pierres de Boussens. Pour J. Contrasty, Jean Maurin aurait bien terminé le cloître en installant colonnes et chapiteaux, laissant le soin à un collègue, Géraud de Malégnan, d'installer les arcs<sup>94</sup>. Il faut avouer que le texte n'est pas très clair... .

Il est vrai que quand on examine les galeries du cloître des Augustins, on ne remarque pas de différences flagrantes entre elles, notamment entre la galerie orientale et les trois autres : même élévation, mêmes types de bases, mêmes colonnettes, mêmes chapiteaux, dimensions équivalentes<sup>95</sup>... D'ailleurs, on note des ressemblances entre les chapiteaux des Augustins et ceux des Cordeliers de L'Isle-Jourdain, notamment au niveau de l'abaque qui est absolument identique dans sa mouluration (Fig. 23). D'autre part, la composition des chapiteaux, la forte présence végétale, les nombreuses figures humaines et animales rappellent également les œuvres lisloises : figures encapuchonnées disposées dans les angles supérieurs ou au centre de la corbeille sous l'abaque, de dimensions réduites, aux yeux exorbités, souvent en position d'atlante. De plus, c'est en rapprochant les vestiges de L'Isle-Jourdain avec le cloître des Augustins que le chapiteau MA3 prend tout son sens car il ressemble aux chapiteaux qui sont installés au milieu et surtout aux angles des galeries (Fig. 24 et 25). Peut-être se trouvait-il à l'un de ces deux emplacements dans le cloître lislois ? Si c'était le cas, cela renforcerait les rapprochements effectués avec le couvent des Augustins de Toulouse.

Quoi qu'il en soit, l'achèvement du cloître des Cordeliers de L'Isle-Jourdain est sans doute l'un des premiers chantiers de Jean Maurin puisqu'il a pris la suite de Jacques Maurin en 1380. Son travail aux Augustins de Toulouse serait donc postérieur à son œuvre lisloise même s'il reste quelques interrogations au sujet de la chronologie du cloître toulousain. Proposons donc un axe de réflexion : les chapiteaux de L'Isle-Jourdain sont contemporains les uns des autres et appartiennent au XIV<sup>e</sup> siècle. Mais leur date précise d'exécution est difficile à préciser : la première moitié du siècle ? Le milieu du siècle ? La deuxième moitié ? Ils pourraient donc être, soit le fruit du travail de Jean Maurin et de ses compagnons lors de l'achèvement du cloître auxquels ils ont participé en 1382, soit des vestiges des deux galeries antérieures à l'œuvre de Jean Maurin et mentionnées comme telles dans le contrat de 1282. Comme les chapiteaux lislois sont très proches de ceux des Augustins, que faut-il penser de ces derniers ? Ont-ils tous été exécutés au même moment, ou bien le cloître a-t-il été réalisé en deux campagnes successives ? Jean Maurin est-il bien l'auteur de l'achèvement du cloître du couvent toulousain à la fin du siècle ? Et si Jacques Maurin, son oncle, et ses compagnons étaient les auteurs des chapiteaux de L'Isle-Jourdain ?

---

<sup>90</sup> P. SALIES, *Les Augustins*, op. cit., pp. 96-102.

<sup>91</sup> *Idem*, p. 99.

<sup>92</sup> J. LESTRADE et J. CONTRASTY, « Deux artistes toulousains du XIV<sup>e</sup> siècle : Jacques et Jean Maurin », art. cit., p. 9

<sup>93</sup> *Idem*, p. 13.

<sup>94</sup> *Idem*, p. 14.

<sup>95</sup> Les socles des colonnes situés dans chacune des quatre galeries mesurent tous autour de 53 cm de long sur 29 cm de large. Quelques variations peuvent survenir, mais elles ne sont pas rédhibitoires. Un premier examen semble montrer que la mouluration des socles et des bases est identique dans les quatre galeries, basée, semble-t-il, sur deux variantes. Les colonnes doubles mesurent toutes environ 16,5 cm de diamètre, voire 17 cm, notamment dans la galerie nord. Quant aux chapiteaux, comme je l'ai signalé plus haut, leurs dimensions sont, elles aussi, quasiment toujours les mêmes. Enfin, les piliers intermédiaires et les piliers d'angle sont de même structure et de dimensions quasi-équivalentes. Il faudrait néanmoins réaliser une étude plus minutieuse du cloître pour en déterminer l'élaboration.

Existe-t-il d'autres pièces pouvant provenir de l'ancien cloître des Cordeliers ? La thèse récente de C. Brugeat permet d'élaborer quelques réflexions stimulantes<sup>96</sup>. Elle rappelle qu'en 1980, Élie de Comminges avait rapproché un chapiteau du musée des *Cloisters* à New-York de ceux de la collégiale Saint-Martin<sup>97</sup>. C. Brugeat le reproduit dans sa thèse et en rappelle les dimensions : 54,5 cm de long sur 32 cm de large<sup>98</sup>. Il serait donc assez proche des dimensions du chapiteau MA1. Il faut rajouter que le traitement des astragales et de l'abaque correspond aux canons des chapiteaux lislois. C. Brugeat souligne qu'un chapiteau attribué au cloître de l'ancien couvent des Carmes de Toulouse lui ressemble et qu'il pourrait appartenir à Jean Maurin ou à son entourage<sup>99</sup>.

Comme É. De Comminges, elle rapproche deux autres chapiteaux des *Cloisters* des pièces lisloises, notamment deux chapiteaux doubles dont le traitement de certaines faces pourrait rappeler celui des petites faces du chapiteau 1G<sup>100</sup>. Leurs dimensions sont, c'est vrai, très proches des chapiteaux conservés, notamment ceux situés dans la collégiale<sup>101</sup>. C'est aussi le cas pour la mouluration des abaqes et des astragales. De fait, l'iconographie du chapiteau MMA 25.120.639 est très originale : sur les deux grandes faces des créatures féroces semblent vomir les colonnettes à la manière des engoulants de l'époque romane. Ce sont les faces latérales les plus intéressantes puisqu'elles sont sculptées de têtes mi-léonines, mi-humaines, assez proches de celles qui ornent les petits côtés du chapiteau 1G. S'il y a, c'est vrai, des ressemblances, j'ai tout de même l'impression que nous avons affaire à un autre sculpteur. Quant au chapiteau MMA 25.120.771, il me paraît encore moins proche des pièces conservées à L'Isle-Jourdain que le précédent, toujours pour des raisons stylistiques.

Ces pièces pourraient-elles faire partie du cloître des Cordeliers de L'Isle-Jourdain ? R. Bourse et C. Brugeat font remarquer que le conseil municipal de la ville gersoise décida, en 1907, de vendre les chapiteaux des Cordeliers à un amateur tarbais, monsieur de Gestas, auquel George Grey Barnard a régulièrement acheté des œuvres d'art<sup>102</sup>. Peut-être les pièces évoquées ci-dessus appartenaient-elles aussi au cloître des Cordeliers de L'Isle-Jourdain<sup>103</sup> ? Si c'est le cas, le *corpus* de chapiteaux censés provenir du cloître des Cordeliers pourrait se trouver augmenté de quelques objets supplémentaires. Pour être plus précis, il faudrait tout de même procéder à un examen plus minutieux des chapiteaux en question, ce que les reproductions photographiques ne permettent pas de réaliser.

## Conclusion :

Au terme de cette étude, il apparaît presque indubitable que les huit chapiteaux étudiés ci-dessus aient appartenu au cloître de l'ancien couvent des Cordeliers de L'Isle-Jourdain. Ils constituent

---

<sup>96</sup> C. BRUGEAT, *Quand l'Amérique collectionnait des cloîtres gothiques : les ensembles de « Trie-sur-Baïse », « Bonnefont-en-Comminges » et « Montréjeau »*, op. cit., vol. 1, pp. 248-254.

<sup>97</sup> Élie de COMMINGES, « Y a-t-il des chapiteaux du cloître de Bonnefont au Metropolitan Museum of Art de New-York ? », dans *Revue de Comminges*, 1980, pp. 581-603.

<sup>98</sup> C. BRUGEAT, *Quand l'Amérique collectionnait des cloîtres gothiques : les ensembles de « Trie-sur-Baïse », « Bonnefont-en-Comminges » et « Montréjeau »*, op. cit., vol. 2, p. 352, fig. 850. La notice de chapiteau, n° 16.32.6a se trouve dans le vol. 4, p. 238. Les feuilles appartenant à la flore généralisée sont associées, aux angles, à de petites têtes se détachant du feuillage. Bizarrement, C. Brugeat ne propose pas de datation pour cette pièce.

<sup>99</sup> C. BRUGEAT, *Quand l'Amérique collectionnait des cloîtres gothiques : les ensembles de « Trie-sur-Baïse », « Bonnefont-en-Comminges » et « Montréjeau »*, op. cit., vol. 1, p. 249.

<sup>100</sup> Il s'agit des pièces MMA 25.120.639 et MMA 25.120.771. C. BRUGEAT, *Quand l'Amérique collectionnait des cloîtres gothiques : les ensembles de « Trie-sur-Baïse », « Bonnefont-en-Comminges » et « Montréjeau »*, op. cit., vol. 1, p. 250 ; vol. 2, p. 355-358 et vol. 4, pp. 240-241.

<sup>101</sup> Le MMA 25.120.639 mesure 58 cm de long sur 33 cm de large et le n° MMA 25.120.771 mesure 56 cm de long sur 34 cm de large.

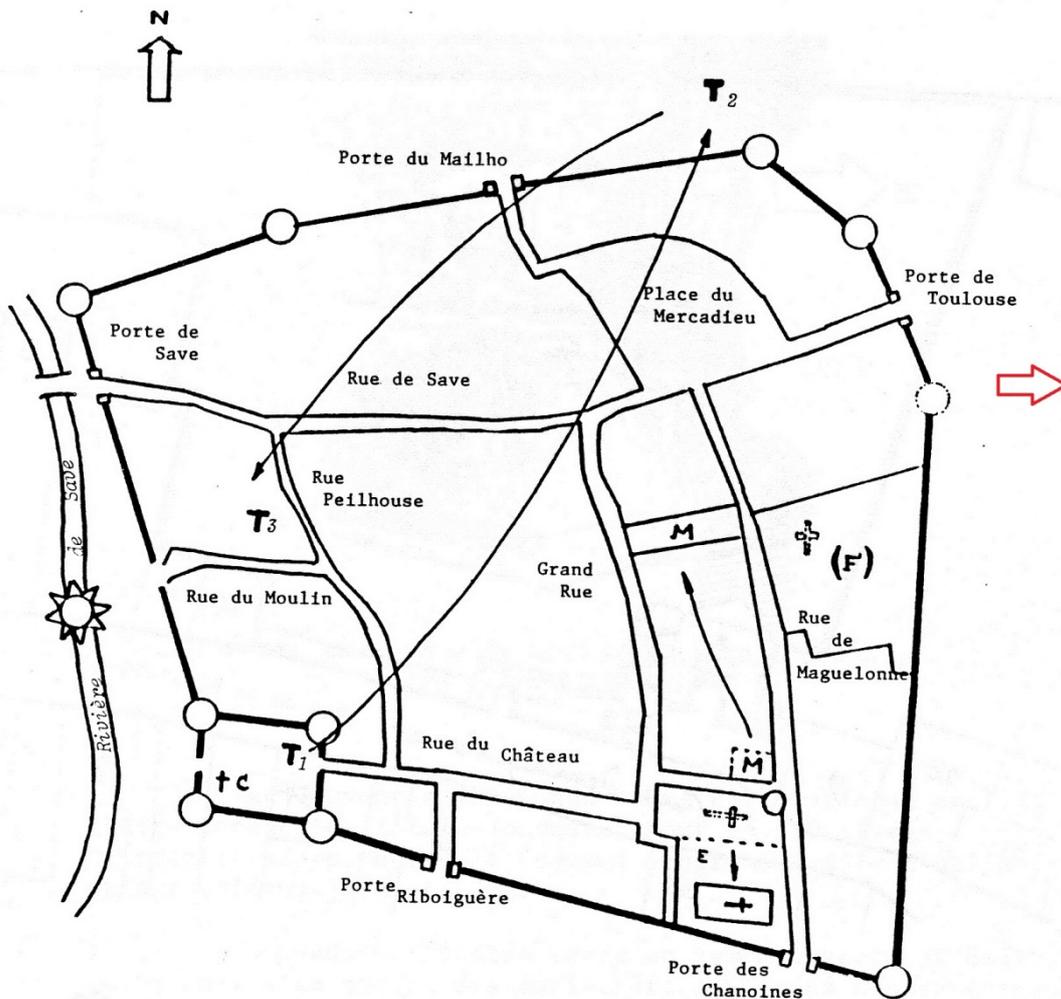
<sup>102</sup> C. BRUGEAT, *Quand l'Amérique collectionnait des cloîtres gothiques : les ensembles de « Trie-sur-Baïse », « Bonnefont-en-Comminges » et « Montréjeau »*, op. cit., vol. 1, p. 250-254.

<sup>103</sup> Au sujet de l'attribution toujours très complexe des éléments lapidaires éparpillés un peu partout à leur édifice d'origine, on lira C. BRUGEAT, « Saramon ou « Samaron (sic) », appellation d'origine antique : légende d'un cloître disparu », dans *Actes de la 6<sup>e</sup> journée de l'Archéologie et de l'Histoire de l'Art de Gimont (2017)*, Auch, 2018, pp. 36-45. Pour l'auteur, l'un des chapiteaux de ce lot « Samaron » pourrait provenir de L'Isle-Jourdain.

les seuls témoins artistiques de l'existence de cette communauté de frères mineurs fondée à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle par l'un des membres les importants de la seigneurie lisloise au Moyen Âge, Jourdain IV. Réalisés au cours du XIV<sup>e</sup> siècle, peut-être lors de la campagne d'achèvement du cloître par Jean Maurin et ses compagnons en 1382, ils sont à la fois caractéristiques de la production contemporaine et, en même temps, assez originaux, comme le prouve le chapiteau décoré de deux des Quatre Vivants. Ils ressemblent également aux pièces installées au même moment dans les cloîtres des communautés religieuses du midi de la France, qu'elles soient bénédictines ou conventuelles. À ce titre, la Gascogne gersoise et la région toulousaine fournissent de nombreux exemples qui permettent d'effectuer de fructueux rapprochements entre les œuvres.

Malheureusement, l'indigence des sources, la disparition des bâtiments et la difficulté à rattacher les œuvres étudiées à leur établissement d'origine ne permettent pas à l'historien de l'art de se montrer catégorique dans ses analyses. De plus, l'incroyable parcours qu'ont parfois connu, depuis la Révolution, certains de ces éléments lapidaires, est bien la preuve des difficultés et des embûches que rencontre le chercheur. Je pense notamment aux chapiteaux conservés aux États-Unis et ailleurs qui pourraient provenir de L'Isle-Jourdain.

En dépit des frustrations qui pourraient surgir à la lecture de cette étude, deux points positifs doivent être signalés : d'une part, ces huit chapiteaux, désormais mieux connus, attestent l'importance qu'a pu avoir le cloître des Cordeliers de L'Isle-Jourdain dans le paysage historique et monumental de la Gascogne toulousaine au XIV<sup>e</sup> siècle. Il montre que les communautés de Mendiants qui se sont multipliées au cours des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles ont joué un rôle non négligeable dans la diffusion d'un répertoire ornemental gothique, définitivement coupé de l'époque précédente. D'autre part, la municipalité et les habitants de L'Isle-Jourdain et de Clermont-Savès doivent mettre en œuvre tout ce qu'il est possible de faire en vue de protéger et de transmettre de la meilleure façon possible ce patrimoine à nos successeurs. Cela passe obligatoirement par la diffusion des recherches universitaires, par la mise en valeur des œuvres elles-mêmes et par le soin tout particulier qui doit s'attacher à leur conservation et à leur préservation, et ce, dans les meilleures conditions possibles.



L'ISLE-JOURDAIN au début du XVII<sup>e</sup> siècle  
(Essai de reconstitution)

- |  |  |
|--|--|
| C.- Chapelle du Château<br>(Chapellenie de 1304)     | F.- Couvent des Tertiaires<br>de St. François (1640) |
| E.- Collégiale St. Martin.<br>(détruite en 1580)     | M.- Maison commune (déplacée<br>en 1600)             |
| T.- Emplacements successifs<br>du Temple protestant: |  |
| 1.- à l'origine                                      | 2.- En 1562    3.- En 1615                           |

Fig. 1 : L'Isle-Jourdain au début du XVII<sup>e</sup> siècle, essai de reconstitution,  
d'après Roger BOURSE, « Vieilles églises disparues de la commune de L'Isle-Jourdain »,  
dans *Isle Était*, n° 2, 1987, p. 43.

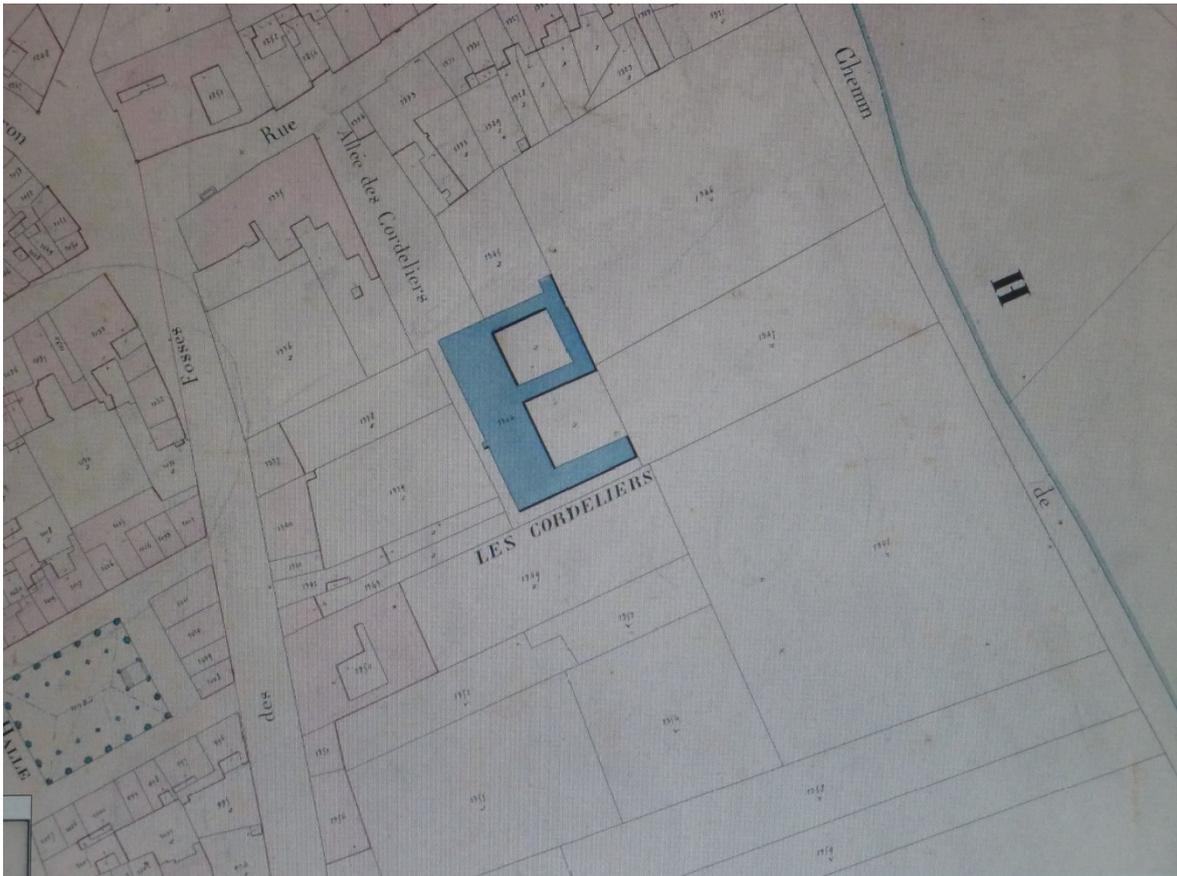


Fig. 2 : L'Isle-Jourdain, extrait du plan cadastral de 1846.

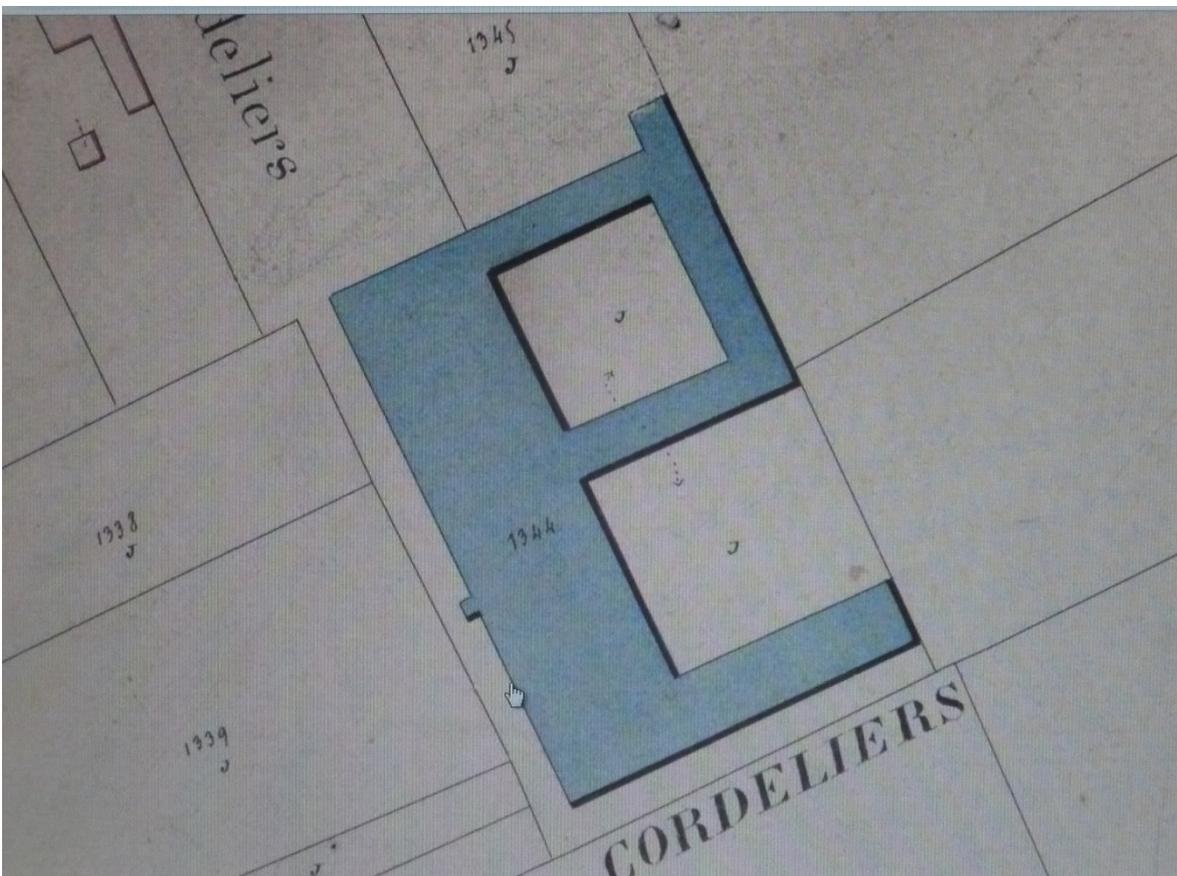


Fig. 3 : L'Isle-Jourdain, extrait du plan cadastral de 1846, détail.



Fig. 4 : « L'Isle-Jourdan » et le couvent des Cordeliers, plan de Trudaine et Perronet, détail.  
(Cl. C. Balagna).



Fig. 5 : « L'Isle-Jourdan » et le couvent des Cordeliers, plan de Trudaine et Perronet, détail.  
(Cl. J.-P. Cantet).



Fig. 6 : L'Isle-Jourdain, collégiale Saint-Martin, ancienne présentation de deux chapiteaux doubles remployés (1G et 2G).



Fig. 7 : Clermont-Savès, église paroissiale, le chapiteau double remployé.



Fig. 8 : L'Isle-Jourdain, Maison Claude Augé, un chapiteau double.



Fig. 9 : L'Isle-Jourdain, collégiale Saint-Martin, un chapiteau double remployé (2D).



Fig. 10 : L'Isle-Jourdain, collégiale Saint-Martin, chapiteau 1G, l'aigle de Jean.



Fig. 11 : L'Isle-Jourdain, collégiale Saint-Martin, chapiteau 1G, le lion de Marc.



Fig. 12 : L'Isle-Jourdain, collégiale Saint-Martin, chapiteau 2G.



Fig. 13 : L'Isle-Jourdain, collégiale Saint-Martin, chapiteau 1D.



Fig. 14 : L'Isle-Jourdain, collégiale Saint-Martin, chapiteau 2D.



Fig. 15 : L'Isle-Jourdain, Maison Claude Augé, chapiteau MA2.



Fig. 16 : L'Isle-Jourdain, Maison Claude Augé, chapiteau MA3.



Fig. 17 : L'Isle-Jourdain, Maison Claude Augé, chapiteau MA3, détail.

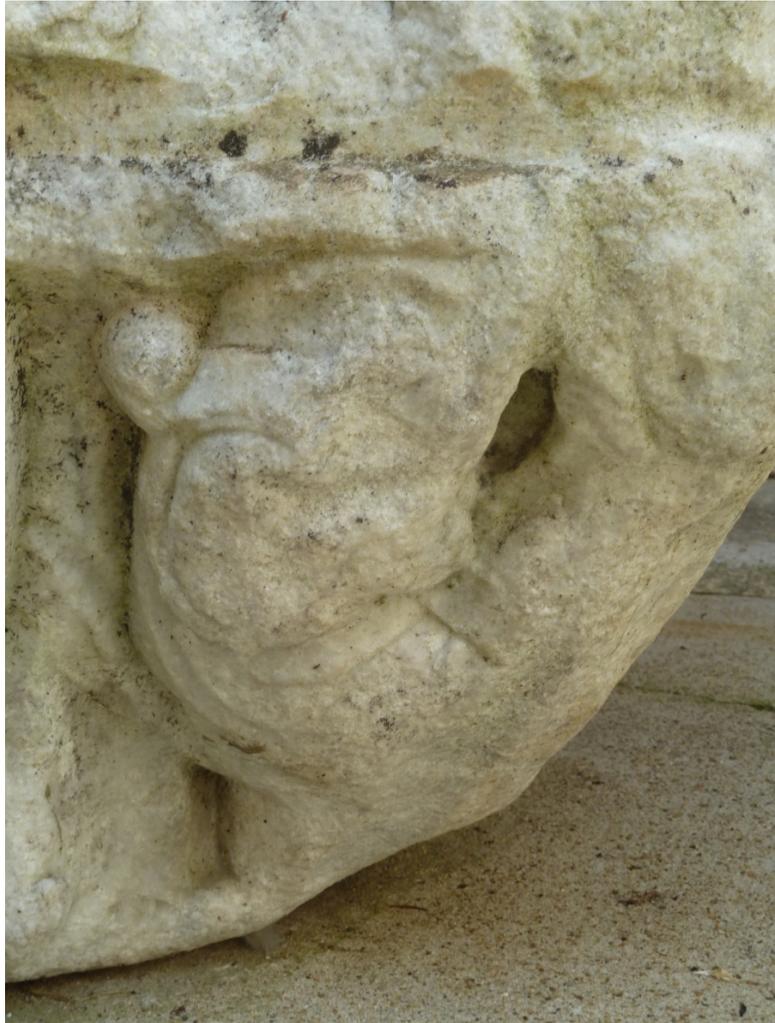


Fig. 18 : L'Isle-Jourdain, Maison Claude Augé, chapiteau MA3, détail.



Fig. 19 : L'Isle-Jourdain, Maison Claude Augé, chapiteau MA3, détail.



Fig. 20 : L'Isle-Jourdain, Maison Claude Augé, chapiteau MA3, détail.



Fig. 21 : L'Isle-Jourdain, Maison Claude Augé, chapiteau MA3, détail.

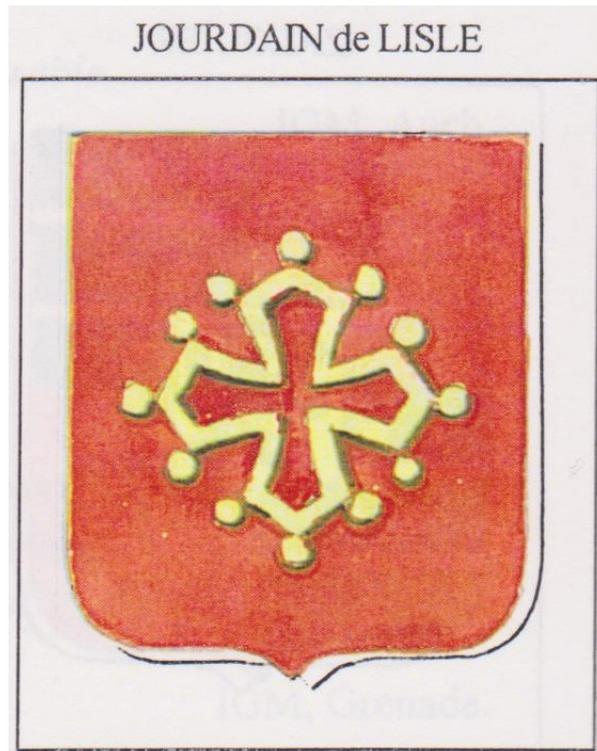


Fig. 22 : Armes des Jourdain de L'Isle, d'après Roger BOURSE, *Armorial de la Gascogne gersoise*, Société Archéologique du Gers, 2002, p. 193.



Fig. 23 : Toulouse, cloître de l'ancien couvent des Augustins, un chapiteau.



Fig. 24 : Toulouse, cloître de l'ancien couvent des Augustins, le pilier intermédiaire de la galerie nord.



Fig. 25 : Toulouse, cloître de l'ancien couvent des Augustins, le pilier d'angle sud-est. (Cl. C. Balagna).

## Légende des illustrations

Fig. 1 : L'Isle-Jourdain au début du XVII<sup>e</sup> siècle, essai de reconstitution, d'après Roger BOURSE, « Vieilles églises disparues de la commune de L'Isle-Jourdain », dans *Isle Était*, n° 2, 1987, p. 43.

Fig. 2 : L'Isle-Jourdain, extrait du plan cadastral de 1846. (Cl. C. Balagna).

Fig. 3 : L'Isle-Jourdain, extrait du plan cadastral de 1846, détail. (Cl. C. Balagna).

Fig. 4 : « L'Isle-Jourdain » et le couvent des Cordeliers, plan de Trudaine et Perronet. (Cl. C. Balagna).

Fig. 5 : « L'Isle-Jourdain » et le couvent des Cordeliers, plan de Trudaine et Perronet, détail. (Cl. J.-P. Cantet).

Fig. 6 : L'Isle-Jourdain, collégiale Saint-Martin, ancienne présentation de deux chapiteaux doubles remployés (1G et 2G).

Fig. 7 : Clermont-Savès, église paroissiale, le chapiteau double remployé. (Cl. C. Balagna).

Fig. 8 : L'Isle-Jourdain, Maison Claude Augé, un chapiteau double. (Cl. C. Balagna).

Fig. 9 : L'Isle-Jourdain, collégiale Saint-Martin, un chapiteau double remployé (2D). (Cl. C. Balagna).

Fig. 10 : L'Isle-Jourdain, collégiale Saint-Martin, chapiteau 1G, l'aigle de Jean. (Cl. C. Balagna).

Fig. 11 : L'Isle-Jourdain, collégiale Saint-Martin, chapiteau 1G, le lion de Marc. (Cl. C. Balagna).

Fig. 12 : L'Isle-Jourdain, collégiale Saint-Martin, chapiteau 2G. (Cl. C. Balagna).

Fig. 13 : L'Isle-Jourdain, collégiale Saint-Martin, chapiteau 1D. (Cl. C. Balagna).

Fig. 14 : L'Isle-Jourdain, collégiale Saint-Martin, chapiteau 2D. (Cl. C. Balagna).

Fig. 15 : L'Isle-Jourdain, Maison Claude Augé, chapiteau MA2. (Cl. C. Balagna).

Fig. 16 : L'Isle-Jourdain, Maison Claude Augé, chapiteau MA3. (Cl. C. Balagna).

Fig. 17 : L'Isle-Jourdain, Maison Claude Augé, chapiteau MA3, détail. (Cl. C. Balagna).

Fig. 18 : L'Isle-Jourdain, Maison Claude Augé, chapiteau MA3, détail. (Cl. C. Balagna).

Fig. 19 : L'Isle-Jourdain, Maison Claude Augé, chapiteau MA3, détail. (Cl. C. Balagna).

Fig. 20 : L'Isle-Jourdain, Maison Claude Augé, chapiteau MA3, détail. (Cl. C. Balagna).

Fig. 21 : L'Isle-Jourdain, Maison Claude Augé, chapiteau MA3, détail. (Cl. C. Balagna).

Fig. 22 : Armes des Jourdain de L'Isle, d'après Roger BOURSE, *Armorial de la Gascogne gersoise*, Société Archéologique du Gers, 2002, p. 193.

Fig. 23 : Toulouse, cloître de l'ancien couvent des Augustins, un chapiteau. (Cl. C. Balagna).

Fig. 24 : Toulouse, cloître de l'ancien couvent des Augustins, le pilier intermédiaire de la galerie nord. (Cl. C. Balagna).

Fig. 25 : Toulouse, cloître de l'ancien couvent des Augustins, le pilier d'angle sud-est. (Cl. C. Balagna).